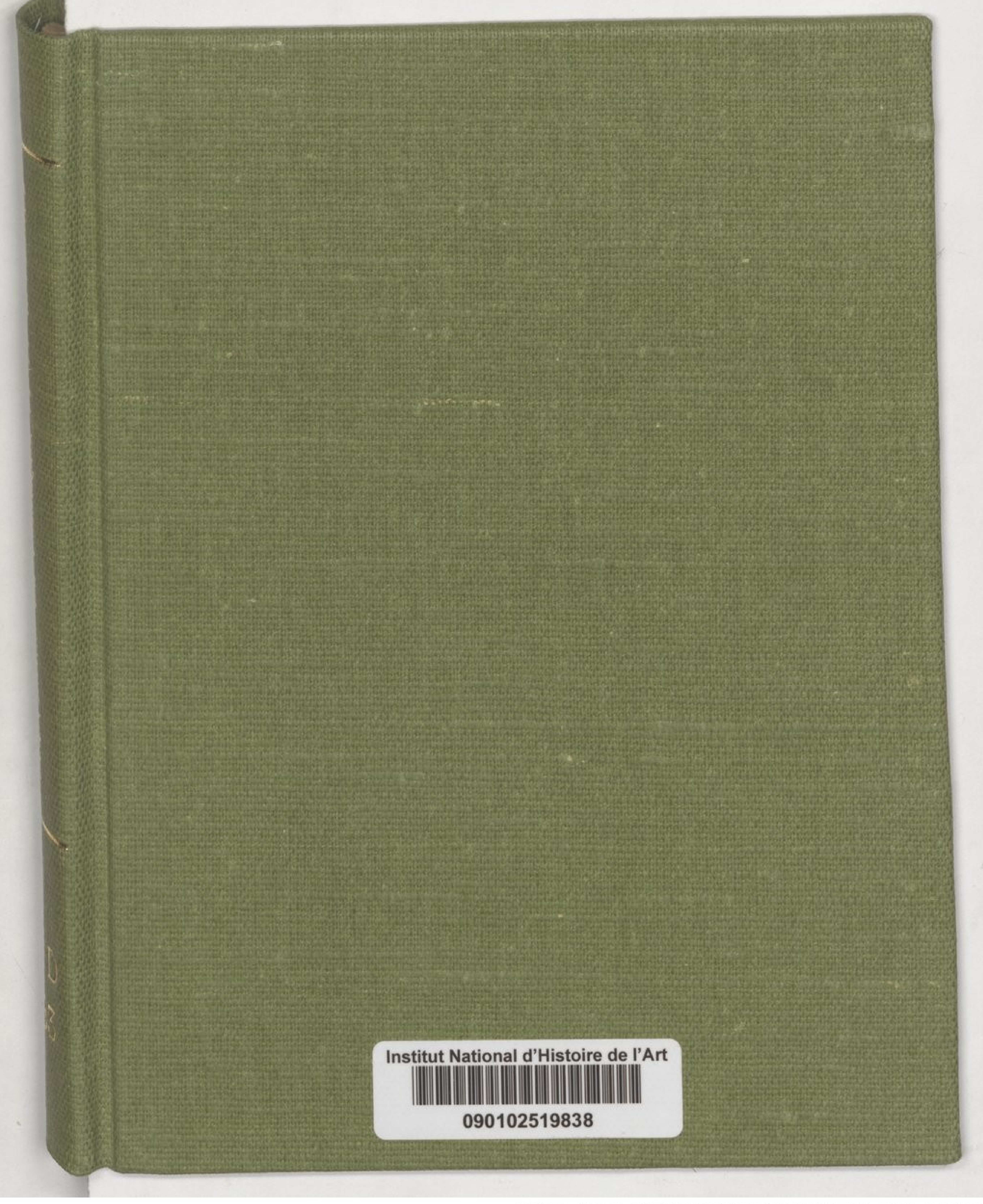
J.-C.-Alfred Prost. Souvenirs de Belgique et de Hollande. Un dessin de Colyer Édouard



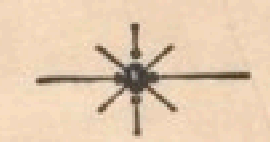

Institut National d'Histoire de l'Art
090102519838

ARDOUIN 2007

J.-G.-ALFRED PROST

SOUVENIRS
de Belgique
et de Hollande

Un dessin de Colyer Edouard



PARIS
IMPRIMERIE EUGÈNE PICQUOIN
53, RUE DE LILLE, 53

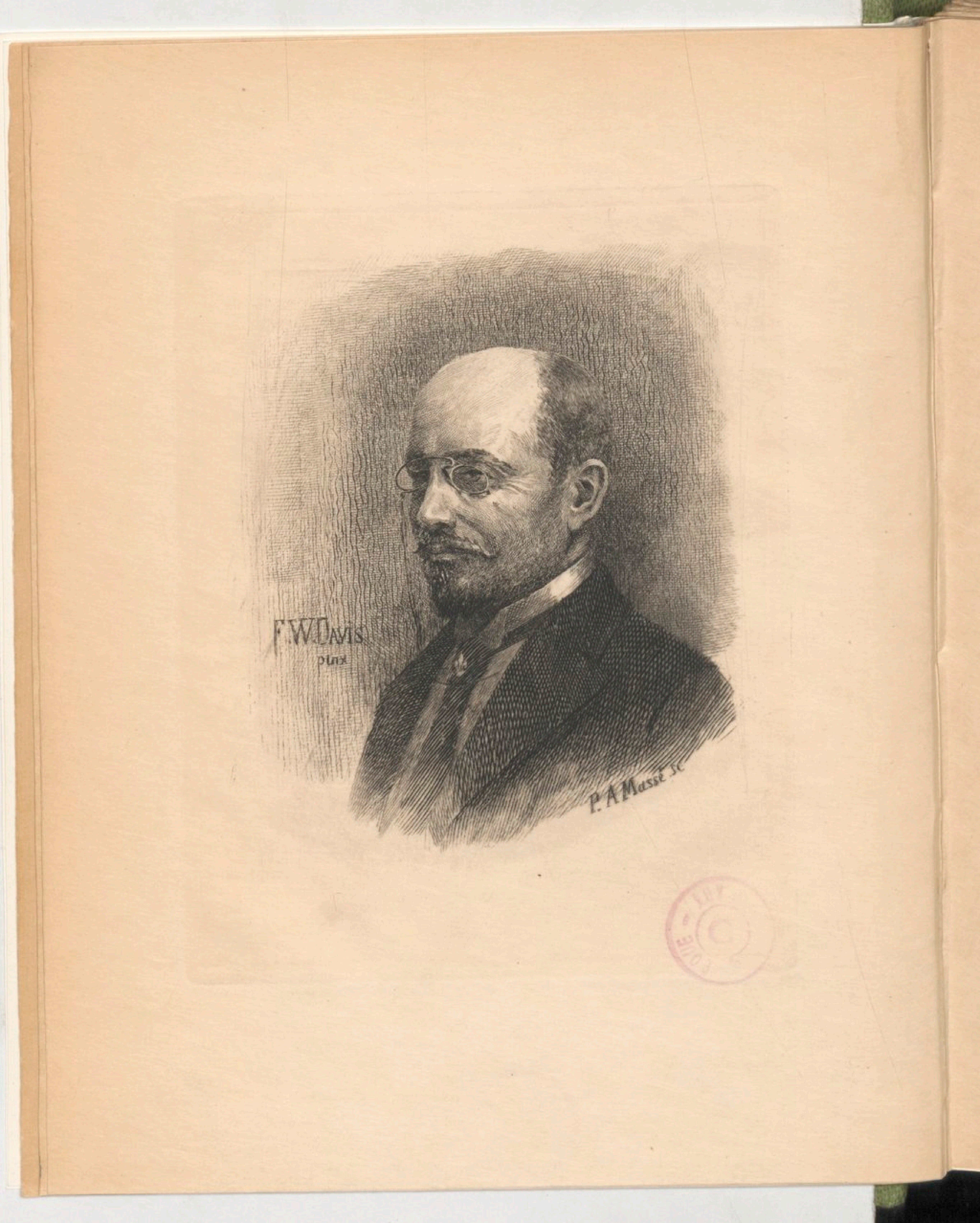
1908

A Monsieur Jacques Doucet,
hommage de l'auteur.

J.-C. Alfred Prost.

Paris, 8-V-1913.

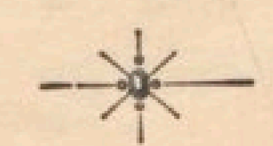
SOUVENIRS
de Belgique
et de Hollande


F. W. Davis
pinx
P. A. Massé sc

J.-G.-ALFRED PROST

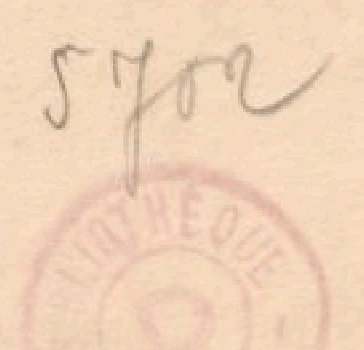
SOUVENIRS de Belgique et de Hollande

Un dessin de Colyer Edouard

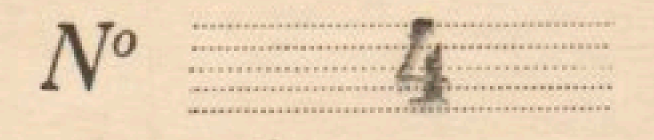


PARIS
IMPRIMERIE EUGÈNE PICQUOIN
53, RUE DE LILLE, 53

1908



Cet ouvrage, orné d'un portrait de l'auteur, gravé par A. Massé, d'après une peinture de F.-W. Davis, R. I., a été tiré à cent exemplaires numérotés, dont vingt sur Japon.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Anniversaire de la Mort d'une Mère. Broch. in-8°, de 28 p., sur vélin. 1883. Prix. . . . . 2 fr. »

Souvenirs de la Guerre 1870-1871. Une mission périlleuse pendant l'invasion. *Revue franc-comtoise.* Année 1885. 24 p. in-8°.

Les Inconnus. *Revue franc-comtoise.* Année 1886. 16 p. in-8°.

Le marquis de Jouffroy d'Abbans, inventeur de l'application de la vapeur à la navigation. 1 vol., grand in-8°, de 320 pages, 2e édition 1890, revue, corrigée et augmentée d'une *Préface* de Louis Pasteur Ouvrage éminemment patriotique, honoré des souscriptions des ministères de la Guerre et de la Marine. Prix . . . . 6 fr. »

Histoire d'un Livre. Arguments complémentaires en faveur du marquis Jouffroy d'Abbans. Broch. in-12, de 98 p., 1890. Prix . . . . 1 fr. 50

Le comte de Ruolz-Montchal, musicien. Broch. in 12, de 124 p., 1890. Prix . . . . 2 fr. »

Trois Œuvres d'un Méconnu. Broch. in-8°, de 32 pages, tirée à 300 ex., avec têtes de chapitres et culs-de-lampe. 1891. Prix. . . . . 2 fr. »

Réponse à M. Berthelot. Papin et le marquis Jouffroy d'Abbans. Broch. in-8°, de 50 p., tirée à 300 ex. numérotés. 1896. Prix . . . . 2 fr. »

Souvenirs rimés. Broch. in-12, de 32 p., tirée à 300 ex. numérotés, avec portrait de l'auteur. 1898. Prix. 1 fr »

Famille d'artistes. Les Thénards. 1 vol. grand in-8°, de 320 p., tiré à 100 ex. numérotés, sur vélin, avec caractères elzéviriens. 1900. Prix. . . . . 20 fr. »

Supplément à Famille d'artistes. Les Thénards. Broch, grand in-8°, de 26 pages, tirée à 100 ex. numérotés, formant le *Catalogue* des miniatures, portraits, autographes, souvenirs des acteurs de ce nom et des œuvres de Ferdinand Thénard, 1900. Prix . . . . 3 fr. »

F.-A. Boullet. Broch. grand in-8°, de 16 p., tirée à 12 ex. numérotés sur papier de luxe. 1900. Prix . . . 5 fr. »

Deux Œuvres de Greuze. Madame Royale à la Prison du Temple et Mgr le Dauphin au Musée de Besançon. In-8° illustré de VIII-76 p., tiré à 100 ex. numérotés 1905. Prix. . . . . 6 fr. »

Les Services postaux français au point de vue des intérêts agricoles, industriels, commerciaux, coloniaux et privés. *Rapport* présenté à l'Assemblée générale de la Société des Agriculteurs de France en 1905. Broch. in-8°, de 40 p., 1905. Prix . . . . 1 fr. 25

La Crise postale française. Broch. in-8°, de V-135 p., tirée à 200 ex. numérotés, 1906. Prix . . . . . 3 fr. »

Projet à soumettre au Gouvernement pour une diminution de dépenses. *Rapport préliminaire* lu à la Section d'Economie et de Législation de la Société des Agriculteurs de France, le 11 février 1907. Broch. in 8°, de 13 p., tirée à 36 ex. numérotés, 1907. Prix. . . 3 fr. »

Ces mêmes ouvrages peuvent être reproduits par les revues et par les journaux ayant un traité avec la Société des Gens de Lettres.

AVANT-PROPOS

*Les souvenirs très précis d'un premier voyage fait au cours de l'été 1894, en Belgique, en Hollande, avec retour par Dusseldorf, Aix-la-Chapelle ; ceux rapportés des Flandres, ainsi que d'une visite à l'*Exposition de la Toison d'Or, *en 1907, si peu importants qu'ils puissent paraître, semblent pourtant ne pas devoir être perdus de vue, surtout à l'époque de transition, de troubles continus que traverse notre Pays.*

Ce premier désir de publication en a inspiré deux autres, un peu personnels, à l'auteur de cet ouvrage.

D'abord celui d'acquitter une dette de gratitude envers ceux, connus ou inconnus, qui, par leur amabilité, leur bienveillance, ont tant contribué, non seulement à faire naître, mais à se perpétuer

ces souvenirs ; puis celui de penser que, grâce à ces complaisances délicates, inespérées, il restera néanmoins, en plus d'un travail sur lequel seront peut-être portés des jugements sévères, la première description publiée d'une Petite Œuvre *d'un grand artiste hollandais, dont la naissance, la vie, la mort, sont encore si mystérieuses, même pour ses savants compatriotes.*

Puisse cette description d'un dessin de Colyer mettre ses biographes sur la trace de quelques-unes des particularités ignorées de sa vie, ayant pour eux les conséquences avantageuses, quoique difficiles à prévoir, qu'il est toujours permis d'espérer, quand on cherche patiemment la solution d'un tel problème !

J.-C.-Alfred PROST.

Paris, le 5 novembre 1908.



I

De Paris à Anvers

2

Le samedi 30 novembre 1893, en prenant congé des Barcelonais qui nous avaient comblés d'amabilités, de gentillesses, pendant la durée du *Congrès* auquel nous avions assisté, nous disions à quelques-uns d'entre eux que nous serions heureux d'avoir le plaisir de les retrouver à Anvers, l'année suivante.

Dans le but de prendre part à celui-ci, nous quittions Paris, le mercredi 15 août 1894, nous rendant d'abord à Bruxelles, avec une dame qui s'était liée avec nous, à Neuchatel, et qui était bien la plus aimable compagne de route qu'on pût rencontrer.

Au lieu d'utiliser les cartes ordinaires pour ces sortes de réunions, nous avions préféré profiter des billets de voyage circulaire, à prix réduit, que la

Compagnie des chemins de fer du Nord délivrait, à l'occasion de l'*Exposition d'Anvers*, « en Belgique, Hollande et le Rhin ».

Un incident marqua notre départ pour ce voyage, qui devait donner lieu à plusieurs autres peu communs.

Tandis que je surveillais l'enregistrement de nos bagages, une jeune dame, tout en pleurs, ayant l'air d'une bonne bourgeoise, se voyant pour la première fois éloignée de son intérieur, vint sangloter auprès de ma femme, la suppliant « puisqu'elle avait dans la physionomie quelques traits de ressemblance avec sa bonne Reine », de vouloir bien lui indiquer comment elle devait s'y prendre pour retourner dans sa famille : son mari, sans doute pour se débarrasser d'elle, l'avait amenée à Paris, et abandonnée à la gare, depuis le matin. Comme elle demandait aussi qu'on voulût lui permettre de faire route avec nous, je la conduisis au guichet pour qu'elle y prit un billet, la fis se restaurer au Buffet et monter ensuite dans notre compartiment, où cette malheureuse nous émut réellement, au récit de ses infortunes conjugales, tout en ne cessant de nous remercier du service que nous lui rendions.

En perdant son Roi pour se donner un bien trop grand nombre de Maîtres, fort indignes d'elle, la France s'est dépouillée de ce qui faisait sa force, sa gloire, sa puissance, son bon renom à l'étranger.

On s'en aperçoit surtout dès qu'on franchit la frontière d'un pays voisin.

A Quévy, première gare belge, tout y est plus propre que dans nos stations françaises ; les douaniers, les employés de chemins de fer, les agents de police sont moins débraillés, plus réservés. On voit qu'ils se sentent dans la main d'un chef sachant faire respecter une discipline et des règlements.

L'*Exposition d'Anvers* attirait en Belgique une telle affluence d'étrangers qu'il nous fallut frapper à la porte de quatre des principaux hôtels de Bruxelles avant d'y trouver un gîte.

Le lendemain nous visitions les monuments importants : la *Cathédrale Sainte-Gudule*, l'*Hôtel de Ville*, le *Palais du Parlement*, la *Bourse*, la *Poste*, le *Palais de Justice*, encore inachevé, etc.

Forcés de nous abriter contre la pluie, une partie de l'après-midi, dans un café des *Galeries Saint-Hubert*, le téléphone nous permit de nous assurer que la difficulté de se loger était encore plus grande à Anvers que dans la Capitale.

Ayant à nous installer pour la durée du *Congrès*, nous quittions Bruxelles le lendemain matin, passions à regret à Malines, sans nous y arrêter, pour arriver à Anvers vers dix heures et quart.

Nos chambres ayant été retenues parmi celles dont le *Grand Hôtel* s'était assuré la disposition en ville, un *chasseur* nous y conduisit, 11, rue de la Comédie, en face le *Théâtre-Royal*.

Lorsque je retournai à la gare pour y chercher nos bagages, et que je donnai au cocher de fiacre l'adresse ci-dessus, il me lança l'apostrophe suivante qui me divertit beaucoup, tant elle était nouvelle pour moi, mais bien caractéristique d'ingénieuse couleur locale.

« Tu joues sans doute au *Théâtre*? alors tu me donneras des billets, pour une fois, sais-tu?... »

Sur ma réponse mi-affirmative, un vigoureux coup de fouet cingla si fortement les flancs amaigris du pauvre cheval qu'il partit à une allure sans nul doute peu habituelle.

Malgré un souvenir (1) qui attristait encore la Cour et beaucoup de patriotes belges, les organisateurs du *Congrès* s'étaient ingéniés à nous

(1) Celui de la mort de S. A. R. le prince Baudouin. Voir *Note 1*.

rendre notre séjour aussi agréable que possible.

Nos cartes de congressistes nous donnaient accès gratuit aux *Musées* et à la vue, dans les *Eglises*, de tous les chefs-d'œuvre des Maîtres flamands, dont elles sont ornées. Les réceptions à l'*Hôtel de Ville*, les visites au *Musée Plantin*, au *Jardin zoologique*, à l'*Harmonie*, furent charmantes, et le banquet du *Cercle artistique* somptueux. Placés à côté de convives fort aimables, nous y apprîmes beaucoup de choses.

En quittant la table, après les discours habituels, un de nos voisins nous conduisit devant les bustes et les portraits des Souverains qui ornaient la salle, voulant, disait-il, nous faire juger les traits de ressemblance qu'il avait remarqués, comme la malheureuse de la Gare du Nord, entre « son auguste Reine » et ma femme. Cette attention était trop flatteuse pour n'en pas garder un excellent souvenir.

La promenade sur le *Bas-Escaut*, à bord de la frégate *Emeraude*, fut gâtée par une pluie diluvienne qui commença sitôt après notre embarquement, pour ne cesser qu'à notre rentrée en ville; mais ce ciel, d'un bleu brumeux si accentué, que je contemplais pour la première fois, me fit rectifier

l'erreur que j'avais commise souvent jusque-là, en critiquant sévèrement des ciels de tableaux qui pourtant reproduisaient exactement ce que j'avais sous les yeux.

Au cours de cette excursion, on nous indiquait quelques-uns des emplacements, fort bien dissimulés, de batteries commandant le fleuve ; puis on nous faisait remarquer combien le déplacement de bancs de sable créait de difficultés à la grande navigation, par les temps de brouillard si fréquents dans cette région.

A la frontière hollandaise, ceux que ne rebutaient ni la pluie, ni la boue, descendirent à terre pour visiter un curieux petit village protégé contre les inondations par une dune, sur la crête de laquelle il nous fallut patauger à l'aller et au retour.

Une jeune et charmante Néerlandaise, dans son ravissant costume de riche paysanne, posa plusieurs fois devant les objectifs de quelques amateurs de photographie instantanée. Mais le coup d'œil le plus curieux était peut-être celui que présentait le pont de la frégate, où une manie d'arriver toujours en avance m'avait permis, au départ, de choisir deux places bien abritées pour mes compagnes de route.

Je décrirais plus longuement la scène du copieux

lunch, sous la tente de ce bateau, par un vrai temps de rafale, s'il ne me fallait parler d'une Princesse non Royale, je m'empresse de l'écrire, dont la *Chronique mondaine* s'occupa souvent, et qui vint au *Congrès* en compagnie de son... quatrième fiancé, avec lequel elle devait, disait-on, bientôt convoler en justes noces.

Comme elle mourut peu de temps après, il me paraît plus charitable de réciter, à son intention, un *Requiescat in pace!*

Il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage de décrire, ni de faire la critique de l'*Exposition*, des *Eglises*, des *Musées*, des *Monuments*, ni du très *Grand Port anversois* : nous en étions tous si émerveillés, que des voyages qu'il m'a été possible de faire, hors de France, celui-ci, avec son prolongement par le *Tour de Hollande*, reste un de ceux dont le souvenir m'est toujours très agréable.

Les statistiques de l'époque permettent de se rendre compte de l'état du commerce, du chiffre d'affaires que fit la Belgique au cours de cette année 1894.

Notre séjour à Bruxelles, à Anvers; ce que je vis à notre retour, en passant à Liège, à Namur, me permit, comme je l'avais fait lors de mes voyages en

Angleterre, depuis 1889; à Neuchatel, à Berne, en 1891 ; à Barcelone, en 1893, de constater les conditions très avantageuses d'existence faites aux habitants de ces pays, comparativement avec celles que nous subissons en France, et notamment à Paris.

De plus, les grands travaux en cours d'exécution ; ceux qu'on projetait sur toute l'étendue du Royaume ; cette géniale inspiration Royale de penser à créer, au moyen du Congo belge, une sorte de déversoir national pour l'excédent de population ; celui de surproduction industrielle du pays, permettaient aux moins clairvoyants de se rendre pourtant bien compte qu'une main vigilante et ferme dirigeait ce peuple vers un très grand état de prospérité.

J'en eus une autre preuve au cours d'une longue conversation avec le général commandant la *Place d'Anvers*, auquel j'exprimais toute l'admiration que j'avais pour son Souverain, sa grande intelligence, sa science profonde des affaires, son infatigable activité. Voici les propres paroles du général qui peuvent, je crois, être reproduites sans inconvénient :

« Le commandement que j'exerce me met en relations parfois directes et assez fréquentes avec le

Roi. J'ai eu maintes fois l'occasion de constater que Sa Majesté ne confie jamais de mission importante à quelqu'un sans s'être assurée, par Elle-même, de l'intelligence des personnes qu'Elle honore de sa confiance. De plus, par ordre du Roi, des instructions ministérielles spéciales, très rigoureuses, ont été transmises à tous les chefs de service, pour arriver à la plus grande simplification possible des formalités administratives ; à la réduction de ce qu'on appelle vulgairement la paperasserie; enfin, à la plus prompte, à la plus équitable solution des affaires ».

Une telle initiative a produit, on peut s'en convaincre, tous les heureux résultats qu'en espérait son Auteur.

Il convient d'ajouter à ce qui précède que toutes les classes de la société belge ont fait preuve d'une sagacité rare en se rangeant à la suite du Roi, pour l'aider, le soutenir, l'encourager dans les grandioses efforts qu'il a dû faire afin de procurer à son pays la situation très florissante où il l'a placé.

Quel exemple pour nous ! Comme devraient bien se modeler sur les Belges :

notre clergé où sont encore embusqués tant d'aveuglés de démocratie, tant d'embourbés du

ralliement, cachant leurs opinions erronées de bonapartisme sous ces euphémismes de mauvais aloi, au point de n'avoir plus, par ambition, ou par cupidité, conscience et souvenir, ni des importantes donations faites à l'Eglise par nos Rois, ni de la manière criminelle, brutale, déloyale, dont la Révolution, les deux Empires, la République, ont traité : et la Religion catholique et les Souverains Pontifes;

notre noblesse dans laquelle, à côté de quelques admirables caractères, on rencontre tant d'imposteurs, descendus au rang de cyniques charlatans, traînant dans la boue des noms glorieux, ou exploitant, avec un cabotinage éhonté, des titres de contrebande, achetés à l'encan, sur le marché de la *Foire aux vanités* ;

notre bourgeoisie si méprisable d'ambition puérile ou d'égoïsme prétentieux, qui fournit tant de viveurs paresseux, n'ayant trop souvent que le jeu pour occupation et pour ressources ;

notre parlementarisme, composé en grande majorité, de perroquets ignares, d'intrigants grotesques, d'ivrognes abrutis, de politiciens déloyaux, plus vicieux que des retours de bagne, gagnant les indemnités qu'ils s'allouent infiniment moins hon-

nêtement que le dernier des membres de la C. G. T. ne le ferait pour son salaire ;

notre haut fonctionnarisme, protégé ou suppôt des parlementaires, dont le plus grand nombre s'est courbé, avili, traîné aux pieds de tous les forbans qui, depuis soixante ans, ont deshonoré, pillé, trahi, vendu la France ; gagnant leurs appointements à l'instar de leurs protecteurs, et ne quittant leurs emplois que pour se constituer les *Amis à tout faire*, non plus des tricoteuses, mais des hystériques édentées, émaillées, peinturlurées du Régime ;

tous ceux, enfin, auxquels l'Université napoléonienne ou républicaine a enlevé jusqu'aux notions élémentaires des traditions nationales, du respect des ancêtres, des devoirs que nécessitent la défense de la Famille et de la Patrie, pour les réduire à la mendicité constante, à la servilité continue d'un bas fonctionnarisme dont le nombre, augmentant sans cesse, indique bien le degré d'abjection.

Malgré la parfaite amabilité du plus grand nombre des congressistes belges, nous emportions deux déceptions à la suite des huit jours passés dans la très artistique, très industrieuse et très riche cité flamande.

Dès notre arrivée, il avait été facile de remarquer

que les Allemands, venus en grand nombre au *Congrès*, semblaient déjà considérer Anvers comme pays conquis, tant ils avaient l'air et le désir de vouloir s'y installer définitivement.

La seconde, non moins pénible, causée par un incident habilement préparé, fut plus remarquée et vivement, désagréablement commentée; en voici la cause et le prétexte.

Aux séances des 22 et 24 août, on eut la stupéfaction de voir le Président (1), élu par une Association fondée soi-disant pour défendre les droits des auteurs, combattre, avec son réel talent oratoire, les propositions faites en vue de garantir ces auteurs contre l'indélicatesse bien connue de certains éditeurs, trop peu scrupuleux dans l'établissement et la véracité de leurs comptes.

Celle que je présentai, après l'avoir déjà formulée à Neuchatel, trois ans auparavant, consistait simplement à faire adopter, jusqu'à ce qu'on eût trouvé mieux, le numérotage de chaque exemplaire d'une édition, et celui des éditions, pour le cas où il y aurait eu plusieurs de celles-ci.

Ma proposition, pourtant aussi simple que rationnelle, fut vivement critiquée par le Président qui la

(1) Voir *Note* II.

considérait comme « impraticable et trop onéreuse, pour l'éditeur, quand il s'agirait de tirages aussi importants que ceux des romans de E. Zola », l'auteur alors en vogue.

J'eus beau répondre que cette prétendue difficulté était considérée comme insignifiante, lors des émissions de titres des grandes Sociétés financières; une forte majorité vota contre moi, puis l'étude de tels moyens fut encore ajournée à un autre *Congrès*.

On vit alors se produire un fait peu banal, méritant d'autant plus d'être cité que je ne crois pas qu'il ait été publié jusqu'ici.

Henri Becque (1), demandant la parole, s'écria dans une de ces spirituelles boutades dont il avait le secret :

« Messieurs, après le résultat du vote indigne auquel le *Congrès* vient de procéder, s'il existe, dans le monde entier, un éditeur auquel un honnête homme puisse serrer la main sans se déshonorer, je demande qu'on ouvre une souscription pour lui élever une statue et je m'inscris pour vingt francs »!...

On sut, peu après, que l'attitude du Président de l'Association avait été pour ainsi dire forcée, parce qu'il était choisi comme devant plaider, en

(1) Voir *Note* III.

qualité d'avocat défenseur d'un de ces éditeurs trop célèbres, auquel un futur académicien voulait intenter un procès, pour un cas analogue à celui dont on étudiait les moyens d'empêcher le renouvellement.

Personnellement peu satisfait de l'accueil fait à ma proposition, nous quittions Anvers dès le matin du 25 août, en y laissant pour faible souvenir le *Sonnet* suivant, que m'inspirèrent les chefs-d'œuvre et le monument du grand peintre flamand.

A RUBENS

Tu ne connus jamais les amères tristesses
Qui torturent l'artiste et minent le rêveur :
Un Mécène royal t'accorda sa faveur,
Puis la Gloire eut pour toi ses plus tendres caresses.

Toujours grand et viril, dédaigneux des bassesses,
Tu comblas de bienfaits, en restant leur sauveur,
Tous ceux qui ne pouvaient imiter ta ferveur,
Et tu ne te souvins jamais de leurs faiblesses.

Chaque jour fait briller dans toutes ses beautés,
Ce poème touchant des grandes nouveautés,
Ta descente du Christ dont tu vis l'agonie.

Quand tu fis une Nymphe ou nous peignis des Dieux,
Par le charme idéal que tu mis dans leurs yeux,
Tu nous laissas partout trace de ton génie.

Anvers, le 25 août 1894.

II

D'Anvers à Amsterdam

4

Partant d'Anvers, nous nous dirigions sur Rotterdam où étaient exposées, au *Musée Boijmans*, les belles estampes de Rembrandt.

A Roosendaal, première station du chemin de fer sur le territoire hollandais, tout le personnel de la gare accueillait les voyageurs avec une bonne grâce que je n'ai rencontrée nulle part, semblant leur dire : « c'est fort aimable à vous de venir nous voir ; soyez les bienvenus » !

Il y avait, dans l'accomplissement de leur devoir, comme quelque chose de plus que la satisfaction de le remplir ; j'ai cru y remarquer le plaisir d'obéir à des ordres émanant des augustes Souveraines qui se sont si bien attaché toutes les classes de la société dans ce charmant pays.

Entre Bréda et Dordrecht, la plus grande curio–

sité de la route est ce fameux pont de *Mœrdijk* que les *Guides* indiquent « comme formé de 235.800 quintaux de fer ; ayant une longueur de 1.465 mètres, reposant sur 13 piles qui s'appuient à 20 mètres de profondeur sous l'eau ».

Ce n'est pas sans quelque émotion qu'on en franchit la portée sur laquelle on est assourdi par un véritable bruit de tonnerre, se répercutant d'une rive à l'autre d'un large bras de la Meuse qui se confond déjà pour ainsi dire avec la mer.

Les jours passés à la Haye nous permirent d'en visiter les promenades, les plus beaux quartiers, les *Eglises*, les *Palais*, les *Musées*, la *Maison du Bois*, ainsi que la ravissante plage de *Schéveningue*.

Nous revinmes à Delft où nous attiraient : la *Vieille-Eglise* et ses *Tombeaux* ; l'*Eglise-Neuve* avec le beau *Monument de Guillaume-le-Taciturne* ; le *Prinsenhof*, l'*Hôtel de Ville*, la statue de *Grotius*, de curieuses faïences ; enfin, l'*Ancien Cimetière* dont une triste inscription devait me jeter, huit ans plus tard, dans une violente polémique de laquelle je ne vois rien à rétracter, pas même les durs qualificatifs que je crus devoir adresser à mon adversaire, à propos de cette fantasmagorique *Affaire Naundorff*, rééditée en France par un

Allemand, cherchant, envers et contre tous, à imposer ses odieuses, peu délicates intrigues dans notre Pays (1).

Haarlem, avec sa *Cathédrale Saint-Bavon*, ses orgues renommées, le curieux haut relief *La Musique* et *La Poésie*, de J.-B. Xavery; la statue de *Laurent Coster*, par Royer; son très intéressant *Musée des Frans Hals*; la culture de ses tulipes, ne diminuait pas notre admiration qui allait encore grandir bientôt par tout ce que la *Venise du Nord* sait offrir au voyageur désireux de voir et de s'instruire.

Malheureusement, un congé limité nous fit passer à Leyde, Utrecht, ainsi qu'à proximité de maintes autres petites villes dont nous regrettions sincèrement de ne pouvoir admirer les beautés.

Sans la moindre prétention d'avoir découvert la Hollande, il m'est resté de si fortes impressions de ce curieux pays, qu'on me permettra d'en noter rapidement quelques-unes.

Vue par des beaux jours de tiède été, comme ceux durant lesquels nous l'avons parcourue, il s'en dégage une quantité de faits très frappants, très caractéristiques, qui se groupent forcément

(1) Voir : *Note V.*

pour former de ce voyage un ensemble de souvenirs inoubliables.

C'est d'abord le paysage peu accidenté, avec ces vertes prairies dans lesquelles paissent de nombreux troupeaux; la quantité de moulins à vent dont on a fait de vraies sources de force motrice économique, ingénieusement utilisée pour une foule d'usages domestiques ou agricoles; le parti extrêmement avantageux qu'on a su tirer des *polders* ; les prodigieux travaux exécutés par ce peuple intelligent, instruit, laborieux; travaux tels que : les digues, les ports de Rotterdam, Amsterdam; les canaux du *Helder* et de la *Mer du Nord*; le pont sur le *Hollandsch Diep*; la beauté des promenades, des parcs, le soin avec lequel ils sont entretenus; celui que l'on met à la conservation des vieux monuments; la propreté universellement connue des villes, comme des villages, dans lesquels on ne rencontre ni mendiants, ni ivrognes; l'amabilité, la grande complaisance des habitants ; leur air calme, tranquille, de gens heureux, vaquant à leurs affaires sans inquiétude, sans préoccupations politiques ; l'extrême bienveillance des employés, des fonctionnaires de tous les services, dont on verra des preuves en ce qui concerne les Con-

servateurs des *Musées* et les Archivistes de quelques villes; tout cela semble encore se dérouler devant mes yeux, dans un gai et superbe kaléidoscope, comme aux jours où nous avons eu tant de plaisir à le voir.

Avant de parler des *Musées* hollandais et de leurs Conservateurs, il faut, ce me semble, citer les quelques traits suivants, confirmant mon appréciation sur les habitants de ce pays.

A Delft, dont nous avions visité les principaux monuments et où nous voulions voir la tombe de Naundorff, dans le *Vieux-Cimetière*, nous demandâmes à deux dames de nous l'indiquer. Elles nous répondirent avec empressement, mais en hollandais que nous ignorions. Etonnées elles-mêmes de n'être pas comprises, une d'elles s'adressa à deux autres personnes qui ne surent répondre, que dans leur langue, à la question que ma femme leur posa aussi en anglais, en italien et en espagnol, mais toujours sans que nous puissions comprendre leur réponse. Nous formions ainsi un groupe de sept personnes, riant de notre déconvenue, et ce colloque aurait pu se prolonger sans résultat, lorsque vint à passer un officier qui, non seulement nous indiqua ce que nous demandions, mais qui s'offrit

à nous y conduire, démarche inutile après les indications qu'il avait pris la peine de nous donner.

A Amsterdam, dans la *Kalverstraat*, une des rues les plus animées de la ville, nous désirions savoir d'une commerçante où se trouvait un restaurant français ; immédiatement elle ferma sa porte et nous conduisit à un angle de rue, d'où nous apercevions l'enseigne que nous cherchions.

Le lendemain matin, dans la même ville, étant sorti de bonne heure pour voir l'*Y* sous la brume, et la *Jonas-Daniel-Meyerplein*, où se trouvent les synagogues, je passais, après plusieurs détours, devant le Bureau de poste, dont je cherchais à lire l'heure d'ouverture, quand un employé vint à moi en me disant : « Il n'y a pas d'heure pour les étrangers ; si vous vous êtes fait adresser votre courrier poste restante, je vais vous le remettre ». Sur la présentation de nos trois cartes de *Congrès*, il me remit, sans question, ni formalité, non seulement mes lettres, mais aussi celles des deux personnes qui m'accompagnaient.

De tels faits se passent de commentaires, tant ils seraient superflus pour démontrer la manière dont on comprend les affaires, l'utilité du temps,

à l'étranger, et la routine, le formalisme sans nom contre lesquels on se heurte, journellement, dans nos Bureaux de poste, de télégraphe ou de téléphone français.

Un autre fait m'a semblé avoir beaucoup contribué au développement de la richesse, de la fortune publiques, au bon renom de ce pays : c'est la très grande preuve de sens vraiment politique qu'a donnée le peuple néerlandais, en renonçant au chimérique Régime républicain, qui ne lui procura jadis que déceptions, haines, trahisons, ruines, invasions, pour confier le soin de ses destinées à l'auguste Descendante légitime de ses Rois, dont il est impossible de ne pas parler, quand on a été témoin de l'affection enthousiaste, de l'amour, je pourrais presque dire idolâtre, de la juste fierté avec lesquels les Hollandais, de toutes classes, de tous âges, nous parlaient si respectueusement, et de S. M. la Reine-Régente et de S. A. R. Madame la Princesse Wilhelmine.

Cela nous rappelait le sincère attachement de la vraie France pour les Rois qui firent sa gloire et sa grandeur.

Lors de notre arrivée à La Haye, on commençait les préparatifs de la fête du quatorzième anniver-

saire de la naissance de la charmante Princesse, née dans cette ville, le 31 août 1880.

Les ouvriers y travaillaient avec beaucoup d'ardeur; et, à l'expression de physionomie des personnes groupées autour d'eux, on devinait que chacun désirait que cette cérémonie surpassât encore les précédentes.

Les photographies de la Régente, celles de la Princesse se voyaient partout. C'était à qui nous parlerait de la tendresse maternelle de la Reine-Mère, des soins vigilants dont Elle avait entouré le berceau, puis plus tard veillé sur l'éducation de l'Héritière, maintenant unique, de la Grande Maison de Nassau-Orange.

Par une singulière coïncidence, lors du Congrès tenu par la même Association, l'année précédente, dans ce foyer, qu'on croirait presque révolutionnaire, qu'est la belle cité de Barcelone, tous les Espagnols avec lesquels je pus causer à cœur ouvert, que je jugeai être des hommes aimant passionnément leur pays, pouvant le bien servir, me tenaient un langage analogue à celui des Hollandais, non seulement sur la Reine-Régente, Marie-Christine, mais sur leur futur Roi qui devait être S. M. Alphonse XIII.

Lorsqu'on amenait la conversation des Néerlandais sur leur bien-aimée Princesse, c'était à qui renchérirait sur l'éloge qu'en avait fait le précédent interlocuteur : on nous citait Ses réparties, Ses actes de volonté enfantine, la grâce avec laquelle Son Altesse montait à cheval, ou conduisait Ses quatre fougueux poneys.

Je ne crois pas m'être trompé en remarquant, dans le ton avec lequel nous étaient faits ces récits, combien les fiers habitants de ce pays avaient été profondément blessés par la brutale avidité déjà manifestée par l'Allemagne, lors de la mort du roi Guillaume III (23 novembre 1890), tant ils semblaient convaincus que, devenue Reine, Celle qui était déjà la volontaire Princesse, aurait à cœur de mettre en pratique la belle devise de sa Maison : JE MAINTIENDRAI.

Les mieux au courant des événements allaient jusqu'à envisager son futur mariage qui, disaient-ils, serait vraisemblablement peu postérieur au Sacre, c'est-à-dire aux dix-huit ans révolus de la Royale Enfant. Ils nommaient même plusieurs personnages leur paraissant dignes d'être les heureux prétendants d'une telle Fiancée; et, parmi ceux-ci, il en était un dont le nom n'était pas pour nous déplaire.

Pour le nommer moi-même, il me faudra raviver de douloureux souvenirs qu'on daignera me pardonner, je l'espère, quand j'aurai rapporté ma conversation avec un aimable compagnon de route, le dimanche, 26 août 1894.

Le temps était adorablement beau ; la brise de mer tempérait l'ardeur d'un soleil d'été ; cette ravissante plage de Schéveningue, très animée ce jour-là, nous avait positivement émerveillés. Nous rentrions à La Haye ; le tramway, sur l'impériale duquel j'avais voulu monter, pour mieux jouir de la vue du trajet, parcourait les quatre kilomètres qu'offre cette *Promenade*, difficile à oublier quand on en a vu la beauté. A côté de moi, un vrai gentilhomme hollandais se plaisait à me faire remarquer les plus jolies villas que le *Guide* ne mentionnait pas. La gaîté était dans l'air ; l'approche du 31 août contribuait à la provoquer tout en ramenant forcément la conversation sur l'auguste Princesse dont parlaient tant de personnes. Voici le langage que me tint mon aimable voisin auquel j'avais prononcé le mot de futur mariage Royal, qui prêtait tant aux confidences de ses compatriotes :

— Je suis revenu des Indes au mois de juin, à

la suite d'une longue absence durant laquelle j'ai beaucoup voyagé. Sans être un homme politique, je pus servir mon pays le mieux qu'il m'a été possible de le faire. Au cours d'un de mes voyages, j'ai eu l'honneur d'être présenté à un Prince jeune, beau, élégant, instruit, audacieux ; en un mot, un de ces hommes qui vous captivent instantanément et dont on garde toujours l'impressionnant souvenir. Un des vœux les plus chers que je puisse former pour ma patrie serait que ce Prince devînt l'heureux époux de ma future Reine, car vous pouvez être assuré que je l'admire infiniment plus, comme sujet, qu'il vous est possible de le faire à titre d'étranger, malgré toute votre sympathie pour nous. Il est vrai que nos deux pays sont guettés par le même loup!...

— Je crois savoir un peu ceci; mais, si je ne suis pas indiscret, quel est donc ce Prince charmant?

— Il appartient à une très ancienne et héroïque Famille dont je ne pense pouvoir vous faire un plus bel éloge qu'en répétant les paroles du toast porté par lord Palmerston, à Louis-Philippe, au banquet du *Guildhall* (1), octobre 1844 : « Au Roi, dans l'auguste Famille duquel tous les hommes

(1) Voir : *Note IV.*

sont braves, toutes les femmes sont chastes! » Vous devinez n'est-ce pas que mon Prince charmant, c'est S. A. R. le prince Henri d'Orléans.

Une exclamation de vive satisfaction s'échappa de ma bouche, en même temps qu'une bonne poignée de main remerciait mon bon compagnon de route qui, ignorant peut-être toute la pente fangeuse sur laquelle glissait la France, me mettait néanmoins un peu de baume au cœur, en me parlant si bien de sa Reine, et d'un de nos Princes, quand Celui qui aurait pu, dû, être notre Roi, se mourait sur une terre étrangère, où il expira le 8 septembre suivant.

Je ne suis pas plus un homme politique que ce brave Hollandais, auprès duquel une circonstance imprévue me plaça un jour; mais, comme lui, j'aime profondément ma patrie que j'ai cru devoir servir : d'abord, en remplissant, au péril de ma vie, des missions que tant d'autres avaient refusées; ensuite, en cherchant à faire revivre plusieurs de ses gloires trop méconnues. Néanmoins, le vœu exprimé, si spontanément, à côté de moi, sur le tramway de La Haye, m'est revenu souvent à l'esprit, notamment dans cette triste journée du 9 août 1901, où nous apprîmes, à Chambéry, la

mort de ce vrai Prince français, ainsi qu'à la vue des larmes qui coulèrent, à Dreux, le jeudi 27 septembre de la même année, jour de ses imposantes funérailles auxquelles j'eus le douloureux honneur d'assister.

En se remémorant le passé, tout en cherchant à interroger l'avenir, au sujet de ce qui peut advenir : et de la France, et des Pays-Bas, au cours d'un siècle s'ouvrant sous de si cruelles auspices, il n'est pas téméraire, ce me semble, de regretter que le vœu du gentilhomme hollandais ne se soit pas réalisé comme il le désirait si sincèrement.

Aux souvenirs ci-dessus, trop rapidement esquissés, sur la Hollande, sur ses augustes Souveraines, il convient d'en ajouter d'autres, très séduisants, très captivants, puisqu'ils enthousiasment toutes les personnes de ma connaissance, amateurs de belles choses, qui ont subi, dans ce pays, l'impression vive et profonde des grands artistes néerlandais.

On sort positivement ébloui des *Musées* des villes précitées, tant ils sont bien distribués, agencés, soignés pour y conserver, y faire valoir tout ce qu'ils renferment ; ensuite, par ce que, forcément, s'ajoute à cela ce que les toiles des Maîtres hollandais gagnent à être vues dans l'ambiance

brumeuse de cette lumière tamisée, estompée, sous laquelle elles ont été peintes.

Des œuvres des mêmes artistes ne m'ont pas aussi fortement séduit, ni tant impressionné, lorsque j'ai eu l'occasion d'en voir dans d'autres pays, même dans des cadres comme *Le Louvre*, ou la *National Gallery*.

Néanmoins, je dois avouer que nulle part, à l'étranger, si ce n'est devant : *La Flagellation*, *La Descente de Croix*, *La Pêche miraculeuse* de Rubens, à Anvers et à Malines ; le *Portrait de Turner*, peint par lui-même, à Londres ; le *Tombeau du Maréchal de Saxe*, à Strasbourg ; l'*Ariane de Dannecker*, à Francfort-sur-le-Mein ; les *Enfants morts*, par Chantrey, à Lichefield, je n'ai ressenti cette impression de forte obsession, d'attrait pour des œuvres d'art, comme je l'ai éprouvée devant : la *Leçon d'anatomie*, *Le jeune Taureau*, de P. Potter, à La Haye ; *Les Arquebusiers*, de Frans Hals ; *La Musique et la Poésie*, de J.-B. Xavery, à Haarlem ; mais surtout devant : le *Portrait d'Elisabeth Jacobus Bas*, *Les Syndics des drapiers*, *La Ronde de nuit*, à Amsterdam. J'y revenais, pour ainsi dire malgré moi, des autres salles des *Musées* qui les renferment, où ce vrai besoin de les contempler m'a

même gâté le plaisir que j'aurais eu à mieux voir toutes les belles autres choses les avoisinant. C'est au point que, devant ce *Portrait d'Elisabeth Jacobus Bas*, on entend souvent cette exclamation : « Dieu, que cette vieille dame est belle!... comme elle est bien peinte » ! et qu'on est tenté soi-même de se prosterner devant elle, en s'excusant de la fixer si longtemps, si insatiablement.

Je ne dois pas oublier de mentionner que les Conservateurs, les gardiens de ces *Musées*, les habitants des pays où ils se trouvent, ont un véritable culte pour toutes les merveilles qu'ils renferment ; qu'ils les considèrent absolument comme une des grandes expressions de leur génie national, mais aussi comme des sources permanentes, parmi les plus pures, de la fortune et de la richesse publiques.

Ce n'est pas auprès de pareilles œuvres, je le suppose, que des rapaces intrigants et malhonnêtes parviendraient à faire placer : des horreurs modernes, dépourvues de toute authenticité ; des copies, reconnues pour telles, de Maîtres étrangers ; à plus forte raison qu'on laisserait détériorer par des mains barbares, sous le fallacieux prétexte de réparation, des œuvres comme *Les Disciples d'Emmaüs*, de Rembrandt, au Louvre ; ou qu'on égare-

rait, dans ce qui devrait être pour nous tous un véritable *Sanctuaire d'Art*, une page aussi palpitante de patriotisme que le *Naufrage de l'Astrolabe*, aux Iles Vanikoro, de Lauvergne; qu'on y donnerait asile à une moderne *Tiare de Saïtapharnès*, à de faux Frans Hals, ou à une copie d'un tableau quelconque de Turner.

S'il m'a été donné de me bien rendre compte de la manière toute gracieuse dont Sa Majesté la reine Emma, et Son Altesse Royale Madame la Princesse Wilhelmine régnaient sur le cœur des Hollandais, je ne crois pas être irrévérencieux en écrivant que deux autres puissances trônent aussi à Amsterdam.

L'une est l'héroïque Ruyter (van), 1607-1676, digne émule de Duquesne et de Tourville, dont le beau monument funéraire, par Romboulst-Verkulst, se voit dans la *Nouvelle-Eglise;* l'autre, Ryn (Rembrandt van), plus communément désigné sous son prénom de Rembrandt, cet immortel artiste qui vécut de 1607 à 1669.

La force de ces deux puissances se fait d'autant mieux sentir qu'elle a pris son meilleur point d'appui sur la Royauté, car c'est ce Régime qui a le mieux compris combien il serait sage de faire tout

le nécessaire possible, pour bien perpétuer la mémoire de ces deux gloires nationales.

Il semble qu'on ressent leur attirante influence à mesure qu'on approche de la grande ville, quand on débarque à la superbe gare de la *Station centrale*, ou lorsqu'on salue les deux monuments qui leur ont été érigés.

C'est que l'un, personnifiant pour ainsi dire le génie maritime, était considéré comme devant être invincible, afin de toujours protéger son pays ; que sa mort stupéfia jusqu'à ses vainqueurs, quand ils apprirent que, blessé à la tête par le boulet qui lui emporta aussi une jambe, il était resté sur le pont de son navire, excitant encore autour de lui l'ardeur et le courage des siens; tandis que l'autre a porté l'art de la peinture à un degré de puissance et de perfection, qui ne semble pas pouvoir être surpassé.

Leur force commune paraît telle que le pays qui les a produits tous deux pourra toujours, c'est mon humble avis, défier n'importe quelle tentative d'annexion.

La puissante *Ecole néerlandaise* a su grouper des Maîtres comme Potter, Frans Hals, Terburg, Metzu, Ruysdaël, Van Ostade; mais Rembrandt

n'en reste pas moins le brillant soleil dont la lumière rayonne sur ces autres satellites, pour ainsi dire entraînés dans son orbite, malgré que plusieurs soient connus comme des astres de première grandeur.

C'est que Rembrandt est pour ainsi dire un dieu dont tout ce qui pense *Art* et vit de l'*Art* révère l'immortalité ; c'est celui devant les œuvres duquel les Maîtres de tous les pays sont allés, ou ont eu le désir d'aller méditer, en invoquant les ressources infinies à l'aide desquelles son inimitable pinceau a su donner tant de charme, d'attrait, de relief, de vie, à ses plus petites ainsi qu'à ses plus importantes compositions.

Avec Ruyter, Rembrandt me semble être aussi, pour les Hollandais, la leçon permanente du triomphe de l'intelligence, servie par une volonté, une énergie indomptables, dans la lutte continuelle contre les plus grandes difficultés.

Comme si nous avions voulu nous rapprocher le plus possible du grand peintre, nous étions logés à l'Hôtel qui porte son nom, et des fenêtres duquel nous pouvions admirer toute la beauté de son monument.

C'est de là que j'en fis la description suivante :

La statue de Rembrandt est placée sur un point assez élevé de l'importante cité qu'il a tant honorée. Faite de bronze bien patiné, elle se dresse sur un socle de granit gris, au centre d'une grande étoile de fleurs, dans un cercle de verdure, tracé au milieu d'un joli square. Celui-ci, ombragé par des arbres élevés, est entouré d'une grille. L'artiste a sa physionomie admirablement reproduite. Il est en costume de travail, vêtu de la culotte, du veston de son temps, et coiffé d'un béret, avec un manteau très bien drapé, quoique jeté négligemment sur l'épaule gauche. On l'a représenté debout, regardant le *Dam*, dans une attitude méditative, tenant un crayon de sa main droite, gracieusement posée sur la gauche qui retient le manteau.

A sa droite est placé un banc, sur lequel sont déposés : un cahier maintenu ouvert par une couronne de lauriers fermée, et une palette d'où s'échappent des pinceaux ; de l'autre côté, un gros volume, aussi fermé.

Le pied gauche de la statue dépasse légèrement le bord supérieur du socle.

Tout l'ensemble du monument est d'un très simple, mais fort bel effet décoratif.

On lit, sur la face regardant le Palais :

REMBRANDT

ULDE

VON

ANNO 1832.

Avant de quitter Anvers, j'avais fait un *Sonnet* devant la statue de Rubens, ce maître si brillant, auquel j'étais redevable de bien douces émotions artistiques ; il me sembla que j'en devais au moins autant à Rembrandt qui m'avait aussi fortement impressionné à son tour.

On me pardonnera, je l'espère, de reproduire ces vers, trop indignes du merveilleux artiste qui me les inspira.

A REMBRANDT

Salut, puissant Génie, incomparable artiste!
Dans ta mâle grandeur concevant tes projets,
Toi seul sus disposer et placer les objets
Sous un jour inconnu d'un autre coloriste.

Lorsque nous t'admirons comme paysagiste,
Ton vigoureux pinceau, rien que par quelques jets
Montre l'immense espace. Ils sont bien tes sujets,
Les Pairs qui t'ont fait Roi en tant qu'anatomiste.

Dans leur magique effet, tes compositions,
Où la lumière et l'ombre, en oppositions,
Etonnent l'amateur, on aime à voir les poses

Qui rendent si vivants tes immortels portraits.
Nul ne peut mieux grouper d'aussi différents traits
Pour faire contempler des scènes grandioses.

Amsterdam, le 28 août 1894.

III

D'Amsterdam à Paris

En quittant Amsterdam, nous revinmes par Elten, Emerich, station de la douane prussienne, Wesel, Dusseldorf, ville qui comptait alors 115,000 habitants, et dans les environs de laquelle on me révéla un fait absolument nouveau à cette époque, mais sur lequel je crois devoir fournir des détails, à raison du préjudice incalculable que nous subissons aujourd'hui encore de son aggravation.

C'est l'origine de l'alcool qu'on expédiait déjà à Béziers, à Cognac, par trains et bateaux complets, moyennant un prix de douane dérisoire, afin de falsifier nos produits français avant de les répandre ensuite, non seulement chez les très nombreux débitants de boissons qui essaimèrent en France, à la suite de la loi néfaste du 17 juillet 1880, mais aussi dans nos Colonies, puis dans le monde entier.

Lorsque je fis part de cette honteuse découverte à nombre de personnages éminents, devant lesquels je tenais à la propager afin qu'on prît les mesures nécessaires pour enrayer le fléau, beaucoup de ces personnages se contentèrent de sourire et de hausser les épaules ; mais le *Moniteur de l'Hygiène publique*, du 1er mai 1904, reproduisant un article intitulé *Un nouvel alcool pour l'absinthe*, publié par la *Revue Médicale de Normandie*, s'exprimait ainsi :

« On extrait de l'alcool un peu de tout. Mais on n'avait jamais jusqu'à présent songé à l'extraire de matières féc... Un inventeur vient de faire connaître un procédé qui permet d'obtenir 80 gr. d'alcool d'un kilogramme de matières féc... Des essais officiels ont donné, pour 100 kg. de matières, 9 litres d'alcool. Et ceci est d'autant plus remarquable que 100 kg. de pommes de terre ne donnent un rendement que de 11 litres d'alcool. D'après le journal qui nous annonce cette invention, une Société vient de se fonder à Dresde pour exploiter le procédé nouveau... »

La personne qui me renseignait ajouta :

« On a toujours fait de l'alcool dans ces régions. On l'extrayait de betteraves, de pommes de terre,

de fruits sauvages des bois ; mais un chimiste est parvenu à en obtenir, à bas prix, de la distillation des vidanges. C'est alors qu'il s'est formé une Société importante donnant de forts dividendes à ses actionnaires. Cette Société a des succursales dans les environs de Béziers et de Cognac ; on y transporte, comme vous le voyez, des quantités de cet alcool dont je viens de vous indiquer la nouvelle origine, qu'on mélange dans la proportion de 90 hectolitres, avec 10 hectolitres de *trois-six* ou de *cognac* : puis on remet ce mélange dans des fûts du Midi, ou des Charentes, qu'on expédie partout. Ce mélange est vendu actuellement aux marchands de vins de votre pays, 0 fr. 85 le litre ».

Si monstrueux que puissent paraître ces faits, ils se sont néanmoins accomplis, sous le couvert d'actes qualifiés de mesures législatives (1), impérieusement réclamées au nom de la Liberté et du Progrès.

En effet, d'après les tarifs de douane, révisés par la loi du 22 août 1891, et l'arrêté ministériel du 28 janvier 1892, « l'alcool en bouteilles ou en fûts payait, en 1894, pour droits d'entrée en France, 80 francs par hectolitre d'alcool pur, c'est-à-dire à

(1) Voir *Quelques lois destructives de la race française*, ouvrage en préparation.

100 degrés, au tarif maximum, et 70 francs, au tarif minimum », appliqué aux produits allemands.

Etant donné que le cognac de consommation ordinaire pèse environ 33 degrés ; qu'on peut obtenir près de trois litres de ce dernier, avec un litre d'alcool à 100 degrés, on voit que le prix de 0 fr. 85, par litre, était très rémunérateur pour les fabricants, ainsi que pour les débitants : ceux-ci trouvant à vendre 44 à 45 petits verres par litre.

Il n'est peut-être pas nécessaire d'être grand clerc pour voir, dans ce qui précède, les causes de l'élection de tant de nos municipalités françaises ; celles de l'augmentation de la criminalité, de la mortalité et surtout celles, en grande partie, de notre *crise viticole*.

Il y a lieu de remarquer que, depuis 1894, il s'est fondé en France ce qu'on a pompeusement, solennellement qualifié de *Ligue antialcoolique* dont il faut forcément dire quelques mots.

Formée de l'*Union française antialcoolique*, fondée en 1896, et de la *Société française de tempérance*, elle a son siège 50, rue des Ecoles ; et, pour Président, un élève d'une de ces *meules* sous lesquelles Bonaparte s'était appliqué à domestiquer les caractères, à leur inculquer l'individualisme,

l'esprit de coterie, le sentiment du fonctionnarisme à si haute dose, que ces élèves y perdent encore jusqu'à la notion des traditions françaises, comme l'ont montré, dans maintes circonstances, quelques-uns des plus marquants : MM. de Freycinet, le général André, Baïhaut, Caillaux, Alfred Dreyfus, Marc Sangnier, Crosnier, par exemple.

Titulaire d'emplois bientôt aussi nombreux que ceux sous lesquels ploya feu Berthelot, de panthéonesque mémoire, M. E. Cheysson, Président de cette Ligue, est très vraisemblablement doué d'une de ces facilités de travail extraordinaires et d'un don d'ubiquité peu commun.

Néanmoins, depuis la fondation de la *Ligue* qu'il préside, avec son zèle habituel, l'alcool dont j'ai indiqué l'odorante origine, et que les fabricants allemands vendaient, à nos débitants, 0 fr. 85 le litre, en 1894, s'extrait aujourd'hui, en Normandie, des mêmes matières premières, où les nouveaux fournisseurs le livrent, à leurs mêmes clients, à raison de 0 fr. 45 le litre dont, répétons-le, ceux-ci tirent de 44 à 45 petits verres.

M. E. Cheysson étant déjà membre haut coté de l'Académie des Sciences morales et politiques n'attendra sans doute pas très longtemps (ce sera

justice d'ailleurs), son élection, à une forte majorité, et à l'Académie des Sciences, et à l'Académie de Médecine.

Notre séjour à Cologne nous permit d'y voir : la *Cathédrale*, gâtée, du moins à l'extérieur, par une remise à neuf, un achèvement encore trop récents; les principaux monuments, les nouveaux quartiers embellis, surtout à mon point de vue, par la conservation de *Vieilles Portes* de la ville, qu'on a eu l'esprit de consolider; puis ensuite de faire une excursion à Deutz.

A Aix-la-Chapelle, il aurait fallu être cent fois plus myope que je le suis pour ne pas s'apercevoir que nous y étions *filés*, comme de véritables malfaiteurs, par des agents de police si peu stylés, que je ne pus nous en débarrasser qu'en leur demandant comment ils croyaient que nous devrions nous y prendre pour être autorisés à visiter un poste de police et une prison?

Je ne puis pas traduire l'impression que nous causa la *Cathédrale* dont les portes datent, dit-on, du règne de *Charlemagne*, le *Sarcophage*, le *Trône du Grand-Monarque*, le riche *Trésor*, qui nous fit bien noter tout le manque de tact du prêtre nous le montrant, après avoir été si âpre à exiger

le taux de visite; l'*Hôtel de Ville*, avec la *Chambre Impériale*, les *Bains*, l'excursion au *Lousberg*, etc.

La vénération que j'ai toujours eue pour le *Saint Empereur*, celle qu'on lui témoignait partout autour de nous, m'inspira le *Sonnet* ci-dessous, bien indigne de son *Auguste et Héroïque Mémoire*.

AU GRAND MONARQUE

Vers la fin de tes jours, tu prédis nos malheurs ;
Les Barbares ont détruit ton si puissant Empire ;
Exploitant notre chute, imitant le vampire,
Ils ont justifié tes amères douleurs.

C'est près de ton tombeau que nous versons des pleurs ;
Ecoute nos sanglots. La France qui soupire
Implore ton appui, car dans l'exil expire
Celui (1) de tes enfants qu'on couvrira de fleurs.

Ton valeureux pays, jadis flambeau du monde,
N'est plus que l'instrument d'une vile faconde
Et tu dors chez un peuple ennemi de ta Foi !

O grand Victorieux, que toujours ton image,
Ainsi que ton esprit, inspirent notre Roi !
Guide-nous au combat, donne-nous ton courage !

Aix-la-Chapelle, le 31 août 1894.

(1) Monseigneur le Comte de Paris, décédé à Weybridge (Angleterre), le 8 septembre 1894.

A Herbestal, village où la douane belge prend possession du convoi, jusqu'à Verviers, afin de l'inspecter en cours de route, le petit manège des dames anglaises emplissant notre compartiment nous divertit longtemps.

Toutes rapportaient de Cologne, non seulement de nombreux petits flacons, mais de grandes bouteilles remplies de cette eau qu'on vous offre à tous les coins de rue, qui est faite avec je ne sais quoi, et dont l'odeur m'est personnellement absolument insupportable, parce qu'elle n'a rien des qualités, ni de l'odeur si douce, si bien parfumée de celle des fabricants français.

Nos compagnes de route se sentant fautives avaient d'abord semblé atterrées à la vue des douaniers; mais reprenant bien vite un vrai sang-froid, l'une après l'autre leur affirmèrent carrément n'avoir rien à déclarer.

Dès que les bons *gabelous*, très peu, ou peut-être trop perspicaces, furent descendus du wagon; que le train eut repris sa marche, c'était à qui, parmi ces dames, sortirait de ses poches, de son corsage, ou de nombreux sacs de voyages, soit des bouteilles, soit des flacons d'eau de Cologne, qu'elles nous montraient en riant aux larmes d'avoir pu si bien berner la douane belge.

Inutile d'ajouter qu'avant de quitter Aix, nous avions dû, pour la quatrième fois, depuis Paris, recourir à ce continuel ennui des voyages, le *change*, profitable seulement aux banquiers, seule raison pour laquelle on le maintiendra sans doute encore longtemps.

Bien que le trajet d'Aix à Liège ne soit que de trois heures environ, nous dûmes goûter au Buffet, afin de pouvoir parcourir cette ville en fiacre, et nous présenter à l'intéressante société économique *La Populaire*, dont j'avais entendu vanter le mérite et dont le personnel de service, avec la meilleure grâce du monde, m'expliqua le fonctionnement, m'énuméra les avantages qu'en retiraient les sociétaires, en me remettant un exemplaire des *Statuts*.

A peine avions-nous eu le temps de remonter en wagon, que se produisit, d'une façon fort inattendue, notre quatrième incident de voyage, le dernier digne, ce me semble, d'être rapporté.

La gare de Liège était envahie par une foule de jeunes prêtres du diocèse, qui sortaient de faire, au Séminaire, une sévère retraite, sous la direction de leur évêque, et qui se montraient tout aussi turbulents que de grands lycéens quittant leur *bahut*, pour rentrer dans leurs familles.

Cinq d'entre eux montèrent dans le compartiment où nous étions, tout en s'invitant mutuellement à des dîners, à des visites les uns chez les autres, avec ceux de leurs confrères encore sur le quai.

Dès que le train fut en marche, sans le moindre égard pour les deux dames qui m'accompagnaient, ils allumèrent chacun un énorme cigare ; et, en quelques minutes, nous enveloppèrent d'une fumée absolument opaque. A la suite de mon observation au sujet de leur grossière impolitesse, nous échangeâmes quelques propos aigre-doux qui auraient probablement été suivis de gestes peu courtois, s'ils n'avaient obtempéré à mon injonction d'éteindre immédiatement leurs cigares, et sans le respect que je professe toujours pour quiconque porte dignement un habit de religieux. Dès l'arrêt où la ligne biffurquait avec l'embranchement d'Ostende, ils changèrent de wagon, puis nous continuâmes notre route en comparant cette singulière retenue des prêtres belges à celle de nos curés ralliés, ainsi que de nos abbés démocrates français, dont la Presse, les villes et les campagnes, signalaient l'incurie, l'ignorance complète des questions sociales les plus élémentaires ; l'égoïsme, le peu de

courage, la fausse direction qui leur avait été donnée jusqu'alors.

Namur, située dans un site enchanteur, m'a paru une des rares villes que je connaisse semblant pouvoir le mieux réaliser le difficile problème de de la vie confortable et économique, pour les personnes dont les ressources sont restreintes.

A partir de Dolhain, village belge, proche de l'Allemagne, à Jeumont, frontière française, de très nombreuses, importantes usines, en grande activité, me confirmaient pleinement l'opinion que je m'étais faite, à Bruxelles et à Anvers, de la richesse, ainsi que de la prospérité de la Belgique.

Treize ans plus tard, allant visiter l'*Exposition de La Toison d'Or*, en 1907, nous séjournâmes : à Bruxelles, où je remarquai de grandes transformations ; à Malines, à Gand, à Bruges, où Sa Majesté le roi Léopold venait d'inaugurer le nouveau *Port de mer*, puis à Ostende.

Partout la prospérité de ce pays me parut si bien s'y faire sentir, que j'en souhaite, très sincèrement, un accroissement aussi visible, aussi important dans toute la France.

A Compiègne, il nous fut enfin possible de prendre un peu de repos bien gagné.

La visite du *Palais* nous permit d'en remarquer toute la froide nudité. Un gardien, auquel nous en exprimions notre surprise, nous en donna pour raison que les tapisseries, meubles, bronzes, etc., étaient peu à peu déménagés pour aller embellir nos... *Légations* à l'étranger.

Dans quel état, et quand nous reviendront ces merveilles de notre ancien *Garde-Meuble National?*

Après plusieurs visites à la statue de la sainte Héroïne, trahie, blessée, puis vendue aux Anglais, en 1430, nous quittions Compiègne pour rentrer à Paris.

Lors de l'Assemblée générale de l'Association, avant le *Congrès* qui devait avoir lieu à Dresde, en 1895, je posai une question qui parut très indiscrète au Conseil d'administration : celle concernant l'état financier de la Société, et l'usage à faire des sommes qui me semblaient devoir être en caisse.

La réponse qu'on me fit ne m'ayant pas donné pleine satisfaction, je me retirai de l'Association.

IV

Petite Œuvre de Grand Maître

On ne quitte pas la Belgique, ni la Hollande, sans penser souvent aux chefs-d'œuvre qu'on y a vus, partant aux Maîtres illustres que ces deux petits pays ont produits durant les XVIe et XVIIe siècles.

Si peu qu'on ait le goût des belles choses, il est impossible de ne pas se représenter la satisfaction que doivent procurer à leurs heureux possesseurs de simples, mais vraies ébauches, si minimes soient-elles, d'artistes comme Van-Dick, Rubens, Rembrandt, Potter, Frans-Hals, etc.

Une telle joie ne m'étant sans doute pas réservée, je dois me contenter de celle, pourtant inespérée, qui m'est échue, lorsqu'une surprise inattendue a mis entre mes mains, non pas une simple ébauche, mais une petite œuvre, bien complète, d'un artiste

auquel ces *Géants de l'Art* dont j'ai parlé ont très vraisemblablement contribué à donner : le talent, la maîtrise, la célébrité.

Ce qui n'est pas pour me déplaire, c'est que, parmi les compatriotes actuels de l'artiste, auteur de cette *Petite Œuvre*, plusieurs savants néerlandais, renommés pour être les meilleurs juges, en pareille matière, ne me paraissent pas encore fixés définitivement sur la date de naissance, ni sur celle du décès de Colyer qui a signé, de ses initiales, ce petit dessin que j'ai pris à tâche de tirer de l'oubli, en le faisant connaître le mieux possible.

Dans ce tourbillon de gloire que provoquèrent sur les Flandres et sur les Pays-Bas les puissants chefs d'école précités, probablement plusieurs artistes dont les œuvres sont aujourd'hui recherchées, le talent très apprécié, ne surent pas, ou ne purent pas arriver à prendre une place en vue dans les grands cortèges d'alors. Pour des raisons encore ignorées, Colyer fut peut-être de ceux-là, puisqu'on est réduit à tant de conjectures sur lui, qu'on ne cite pas ses maîtres, et qu'on ne paraît pas même savoir s'il forma des élèves.

Son nom ne figure pas : 1° dans *Vies des peintres flamands, allemands et hollandais*, 1753-1759,

5 vol. in-8, par J.-B. Decamps; 2° dans le *Manuel de l'histoire de la peinture, Ecoles allemande, flamande et hollandaise*, par G.-F. Waagen, traduit en français par MM. Hymans et Petit, 3 vol. in-8, 1863; 3° dans *Histoire de la peinture flamande et hollandaise*, par Alfred Michiels, 4 vol. in-8, 1845-1849; 4° dans *Histoire de la peinture flamande et hollandaise*, par Arsène Houssaye, 1 vol. in-8, 1848; 5° dans *Histoire des Peintres de toutes les Ecoles*, par Charles Blanc, 14 vol. in-f°, 1876. (Ch. Blanc s'adjoignit, pour cet important ouvrage, plusieurs collaborateurs célèbres, notamment Eugène Muntz; mais ce fut lui, Ch. Blanc, dont la parole et la plume sont généralement admises comme faisant autorité, qui écrivit les deux volumes concernant l'*Ecole hollandaise*).

Le nom de Colyer ne figure pas non plus dans les *Dictionnaires*, ni dans les *Biographies* de Moreri, Michaud, Larousse, etc.

On ne le trouve pas davantage dans la très importante *Collection du Département des Estampes* de la Bibliothèque Nationale, ni sur les *Catalogues des Dessins et Tableaux* du Louvre, malgré que l'*Ecole hollandaise* soit pourtant bien et richement représentée dans notre superbe *Musée*; ni enfin

dans ceux de l'*Ecole Nationale des Beaux-Arts*.

Seul, le *Dictionnaire historique des Peintres*, par A. Siret, 2 vol. in-8, en parle ainsi, à la page 1446 de l'édition de 1866 :

« Colier, Coleger ou Colyner (Evrard ou Edouard), E. H., né à Breda, brillait en 1691. Nature morte et intérieurs. Il habita Leyde où il contracta quatre fois mariage, de 1670 à 1681 ».

L'édition du même dictionnaire de 1883 ajoute à ce qui précède que « Colyer fut inscrit à la gilde de Saint-Luc, à Haarlem, en 1673, qu'il habita Leyde où, de 1670 à 1681, il se maria quatre fois, et qu'il était décédé en 1702 ».

La lettre que nous avions pris la liberté d'écrire à M. le Bourgmestre de Breda, le 9 juin 1908, en vue d'arriver à connaître l'acte de naissance de ce peintre, étant restée sans réponse, dans le seul but d'éviter des confusions ou des répétitions, et jusqu'à ce qu'un acte authentique nous ait donné la véritable orthographe du nom de cet artiste, on nous permettra de l'écrire ainsi : Colyer, Edouard.

Somme toute, cette biographie fort incomplète ne nous révèle qu'un fait peu banal, même chez les artistes, c'est que ce peintre se maria *quatre fois* en *onze ans* !

A une époque où le divorce n'était pas légal; la répudiation, peu en honneur, on est porté à croire que les prouesses matrimoniales de Colyer durent faire de lui une sorte de *Barbe-Bleue* que la légende ne contribua probablement pas à amoindrir; que de tels exploits durent au moins égayer la verve satyrique des ateliers, si toutefois ils ne servirent pas de thèmes à des charges plus ou moins abracadabrantes contre ce *Croque-Mitaine* de ses épouses.

Ce qui corroborerait pour ainsi dire une telle supposition, c'est que cet artiste consacra son réel talent à peindre des scènes d'intérieur et de nature morte, dans lesquelles il excella d'ailleurs; comme s'il eût voulu démontrer qu'il aimait à avoir, sous les yeux, une sorte de réminiscence des intimités au sein desquelles il se complaisait. Alors on arrive, le plus naturellement du monde, à cette question qui aiguillonne plus d'un chercheur : comment ou pourquoi la vie et la mort d'un tel Maître sont-elles restées ignorées jusqu'à ce jour?

Papin (1) a disparu très mystérieusement, à la suite d'exploits qui ne me paraissaient pas plus

(1) Voir : *Réponse à M. Berthelot, Papin et le marquis de Jouffroy d'Abbans*. In 8, Paris, 1896.

justifier le nombre des monuments qu'on lui a élevés, en France, que les éloges faits de lui, soit par ces singuliers académiciens, de la Saussaye, Berthelot ; soit par le vertueux sénateur Dide ; soit par d'autres, les très éminents et très désintéressés collègues de ce peu respectable pasteur, puisqu'à l'heure actuelle, on ignore encore : les causes de sa mort, même l'endroit où reposent ses restes.

Rien ne me permet de supposer qu'un pareil mystère entoure la mort et la sépulture de Colyer ; mais je n'en attends pas moins impatiemment le résultat des longues recherches que lui a consacrées M. Brédius, le savant Conservateur du *Musée Royal de Peinture* de la Haye, dont je me ferai un devoir de parler ultérieurement, ainsi que de plusieurs de ses aimables compatriotes, dès que j'aurai raconté comment je suis devenu possesseur de la *Petite Œuvre* de Colyer, faisant l'objet d'une partie de cette étude, ainsi que de quelle manière je suis arrivé à l'authentifier.

Au cours de l'année 1898, une fièvre du bibelot eut des accès fréquents et des crises sérieuses pour mon modeste budget ; mais quelques-unes de ces acquisitions ne furent pas précisément banales.

C'est alors que j'achetai de bons petits tableaux

de : Th. Rousseau, Troyon, Diaz, Français, Lauvergne, Defaux; des dessins de : Percier et Fontaine, Ch. Jaque, Ciceri; la miniature du colonel Combe, par Horace Vernet; une ronde bosse en ivoire, *Les Martyrs*; puis enfin, cette merveilleuse petite miniature, attribuée, par H. Bouchot, à Sauvage, que je crois toujours être le dernier portrait connu de l'infortuné Dauphin, mort au Temple, et au sujet duquel je renouvelai ma *Communication* à l'Institut de France, le 5 janvier 1905 (1).

Elle m'avait été signalée par un fin connaisseur, qui trouva largement son avantage dans cette affaire, car, dès que je l'eus vue, il me la fallut à tout prix.

J'en avais saisi à ce point toute l'importance, que son absence troublait mon sommeil et que, pour l'acquérir, je dus *ruser* plus que jamais. Qu'un véritable amateur me jette la pierre s'il ose le faire !

Trois voyages, hors Paris, me permirent de la rapporter avec différentes choses qu'on m'abandonna à des prix raisonnables, savoir : 2 gouaches, *Saint Nicolas*, et *Saint Louis, au Saint-Sépulcre*; une petite gravure, sans doute unique, puisqu'elle

(1) Voir *Note* V.

n'existe ni au *British Museum*, ni au *Guildhall*, ni dans les collections anglaises que je connais. C'est une réduction de celle que Robinson fit du *Portrait du Sacre*, de la reine Victoria; mais elle offre ces particularités : c'est qu'elle fut vraisemblablement coloriée par Partridge, et qu'elle a été donnée à un ministre du Roi des Français, lors de la visite que Sa Majesté fit au château d'Eu, du 2 au 7 septembre 1843.

Enfin, cette *Petite Œuvre* qui m'occupe, dont la belle harmonie m'avait frappé, sans que je puisse me douter, à cette époque, de sa rareté, ni de son importance, car j'ignorais absolument le nom de l'artiste qui se cachait sous les initiales que j'y lisais, je la fis mieux encadrer; puis je résistai de plus en plus aux offres qu'on me proposait, parce que je la trouvais plus belle, chaque fois que je l'examinais, et que j'étais piqué par la tarentule de connaître le nom de son auteur.

Une des particularités de mon caractère, c'est que j'aime les difficultés pour la véritable satisfaction qu'elles me font éprouver à les surmonter. Ceci étant admis, voici comment je triomphai de celle-ci.

Trois choses, se contredisant entre elles, égarè-

rent d'abord mes recherches : j'avais un souvenir imprécis d'avoir vu ce dessin reproduit par la gravure ou la lithographie; il me semblait que l'intérieur représenté était celui d'une des maisons du pays de Shakespeare, au temps de la reine Elisabeth; enfin, un des personnages de la scène, coiffé de son béret, me paraissait, sous son air un peu rébarbatif, être le portrait de Rembrandt, de sorte que j'étais forcément dérouté.

En vue de sortir de cet imbroglio, je commençai par consulter les œuvres de tous les artistes me semblant devoir être ceux parmi lesquels je pourrais trouver un nom aux initiales qui m'étaient connues et s'étant occupé de scènes d'intérieur. Je me perdis en vaines recherches et replaçai mon dessin dans un tiroir jusqu'à ce que le hasard vienne à mon aide.

Après l'y avoir laissé quelque temps, quand je le revis il me sembla encore plus gracieux, mieux ordonné.

C'est alors que j'eus l'idée de recourir à l'obligeance d'un de mes neveux et à celle d'un de ses amis, en leur demandant s'ils connaissaient, parmi les artistes anglais, celui ayant fait l'œuvre dont je leur donnais la description. Ils me répondirent

que cet auteur n'était certainement pas anglais; mais qu'il appartenait, vraisemblablement, soit à l'*Ecole flamande*, soit à l'*Ecole hollandaise*.

Passant à Bruxelles, en 1907, je fis des recherches analogues aux *Estampes* de la Bibliothèque Royale et au *Musée du Cinquantenaire*, mais elles restèrent sans résultat, malgré toute la complaisance que je rencontrai de la part des Conservateurs.

Me souvenant alors de la richesse des *Estampes* du *Musée de Rotterdam*, je pensai que si mon dessin avait été gravé ou lithographié en Hollande, sa reproduction se trouverait peut-être dans cette dernière ville, où je refis, de nouveau, le 19 février 1908, près du Conservateur du *Musée Boijmans,* la démarche que j'avais faite en Angleterre et en Belgique, mais cette fois, je tenais, comme on va le voir, la bonne voie.

Sur une carte on ne peut plus aimable, M. le Conservateur de ce *Musée* me disait que la description de la scène d'intérieur que je lui avais faite ne concordait point avec ceux de Rembrandt, dans la vie duquel on ne trouverait pas à placer les personnages suivants de mon dessin : la dame âgée, la dame jouant de l'orgue et la fillette, puis il ajoutait

on ne peut plus obligeamment : « La signature est aussi difficile à déchiffrer..... Je ne connais qu'un peintre dont le nom corresponde avec la première : Edouard Collyer qui travailla à Haarlem et à Leiden, où il était Membre de la Confrérie de Saint-Luc, en 1673.

« Il est connu comme peintre excellent de vies mortes ; mais il a peint aussi : *Un atelier de Saint-Luc*, qui se trouve dans le Dépôt du Musée de Berlin ; un *Vieillard dans une Chambre d'étude* (Vente Lacoste 1830) ; un *Intérieur avec un monsieur et une dame* (Vente du Pré). Généralement il signait ses tableaux E. Colyer, quelquefois de ses initiales entrelacées.

« Recevez Monsieur, etc. »

Le 9 mars 1908, je répondais à mon très obligeant correspondant :

« Monsieur le Directeur,

« Je vous suis d'autant plus reconnaissant de l'aimable réponse que vous avez bien voulu m'adresser, que vous m'avez réellement mis, je crois, sur la trace du nom de l'auteur du dessin dont je vous ai parlé, car en regardant plus attentivement les initiales de la signature, on voit qu'elles sont bien E. C.

« J'ai passé mon après-midi de samedi au *Département des Estampes* de la Bibliothèque Nationale, mais j'ai eu le regret de n'y trouver, ni le portrait de Colyer, ni la reproduction d'aucune de ses œuvres. Les Conservateurs eux-mêmes, que je connais tous, ne savent rien de lui.

« Seul le Dictionnaire historique des Peintres (ici ce que j'ai dit de cet ouvrage, p. 64).

« Si les renseignements donnés par Siret sont exacts, on peut, par déduction, être amené à penser que Colyer, s'étant spécialisé dans la peinture des scènes d'intérieur, a pu avoir l'idée de laisser à la postérité celui de ses quatre intérieurs dans lequel il s'est trouvé le plus heureux, car le personnage debout, aux bras croisés, qui écoute l'orgue attentivement semble très satisfait de sa position.

« Continuant la déduction, on en vient à croire, jusqu'à preuve contraire, que les personnages du dessin peuvent être : Colyer lui-même, une de ses quatre femmes, sa mère, ou la mère de celle-ci ; enfin son enfant, paraissant âgé de 6 à 8 ans.

« Il est probable aussi qu'à cette époque, comme aujourd'hui, bien des gens imitaient la coiffure, l'allure des personnages en vue, et que Colyer a pu

être porté à se coiffer, chez lui, à l'instar de Rembrandt, avec lequel je l'avais tout d'abord confondu.

« S'il en était ainsi et s'il n'existait pas d'autres portraits de Colyer, au milieu d'un de ses quatre intérieurs, j'ai conservé un si bon souvenir de mon voyage en Hollande, de 1894, que je m'estimerais très heureux d'avoir pu, à l'aide du renseignement que vous avez eu l'amabilité de me fournir, authentifier une œuvre d'un de vos grands artistes du XVIIe siècle.

« Ce dessin est si fin, si harmonieux, qu'avant de savoir à qui l'attribuer, j'avais la conviction qu'il avait été certainement fait par un Maître.

« Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, avec mes vœux bien sincères pour le rétablissement de votre santé, la nouvelle assurance de mes sentiments très reconnaissants et dévoués ».

Un vieux proverbe dit que parfois l'appétit vient en mangeant. Celui des amateurs de bibelots est rarement satisfait.

C'était énorme de connaître ce qu'avait bien voulu m'apprendre, de Rotterdam, le savant M. P. Haverkorn van Rijsewijk, mais je brûlais du désir de savoir : la date de naissance de Colyer ; où, quand il avait contracté ses quatre unions ; les

noms de ses maîtres; celui de ses élèves, ainsi que la date de sa mort?

Me souvenant de Haarlem, de l'intéressante visite que j'avais faite aussi au curieux *Musée* de cette ville, je me permis de renouveler ma demande précédente à M. le Conservateur, le 30 avril 1908.

Ce fonctionnaire, non moins aimable que son collègue de Rotterdam, prenait la peine de me répondre, à la date du 1er mai, une lettre dont j'ai le plaisir d'extraire ce qui suit :

« ... Colyer n'a demeuré que très peu de temps à Haarlem. En 1673-1675, on enregistrait, à Leiden, son droit d'entrée dans la Confrérie de Saint-Luc de la ville susdite. On trouve mentionnés de lui les tableaux suivants : *Nature morte*, signée et datée 1691 ; *Portrait du peintre* par lui-même : il est assis devant son chevalet, signé. Dans les dépôts du Musée de Berlin (A. 1882-1883), *Un peintre dans son atelier*, signé E. Collier (probablement le même que le précédent).

« J'ai envoyé votre lettre à M. l'Archiviste de Leiden, pour faire, s'il lui est possible, quelques recherches pour vous dans les registres de baptême, etc.

« Veuillez, Monsieur, agréer, etc.

« *Signé :* C.-J. Gonnet, *archiviste* ».

Le 25 du même mois, je ne fus pas peu surpris de recevoir du même fonctionnaire une nouvelle lettre dont ma gratitude envers son auteur me fait un devoir d'extraire ceci :

« Monsieur,

« Je me réjouis de pouvoir vous fournir quelques renseignements sur le peintre Edouard Colier, qui me sont communiqués par mon collègue, l'Archiviste de Leiden :

« Colier était natif de Breda. Il se maria le 22 novembre 1670, à Wassenaar, village près de La Haye, avec Maria Franchoys, veuve de Joost van Fongeren.

« Il se maria en secondes noces à La Haye, le 14 novembre 1677, à Cornélia Fielmans, jeune fille de La Haye.

« Le 14 décembre....., il se maria, pour la troisième fois, avec Anna du Bois, veuve de Willem van Bamberger. La bénédiction nuptiale lui fut donnée à Voorhout, par son beau-frère, Jacobus Boerhaave, époux de Eva du Bois, pasteur de l'Eglise réformée, à Woorhout.

« J'espère, Monsieur, avoir contribué, avec ces informations, tant soit peu à vos études et vous prie d'agréer, etc. « Votre dévoué,

« *Signé :* C.-J. GONNET ».

Devant tant de preuves de bienveillance de la part des fonctionnaires hollandais, j'ai lieu de supposer que ma lettre à M. le Bourgmestre de Bréda, en date du 9 juin, ne sera sans doute pas arrivée à destination, puisqu'elle est restée sans réponse.

Au mois d'août suivant, une dame de nos amies, allant passer quelque temps auprès de sa fille, religieuse expulsée de France, et réfugiée en Hollande, voulut bien se charger de faire renouveler ma demande dans la langue du pays. Or, le hasard qui sait parfois faire les choses, voulut aussi que cette dernière demande parvînt entre les mains de l'homme peut-être le mieux qualifié pour solutionner une biographie complète de Colyer, biographie qu'il ne m'a été possible d'ébaucher qu'à l'aide des concours précités. Cet homme est l'éminent Conservateur du *Musée Royal de Peinture* de la Haye, M. Brédius.

J'ai le plaisir d'écrire de lui que sa bienveillance est non seulement à la hauteur de son talent si réputé, mais qu'elle égale aussi celle de ses compatriotes, qu'on a pu juger par les extraits des lettres que j'ai reproduits.

Quoique faisant une cure dans une de nos villes

d'eaux, M. Brédius daigna répondre ainsi qu'il suit à ma demande, le 13 août suivant :

« Monsieur, voici ce que je puis vous dire *d'ici :* Edward ou Eduard Collyer ou Collier a été marié *4 fois*. Son *plus beau* et *plus* GRAND (*très grand*) tableau se trouve chez M. de Vriès van Doesburg, dans son bureau d'Officier de Justice, au Palais de Justice de Haarlem. Il peut vous donner des documents sur le Maître...

« J'ai aussi moi-même réuni, pendant vingt-cinq ans de recherches très pénibles, une quantité de documents sur Collyer, qui m'ont coûté presque la moitié de ma vie...

« Je vous assure aussi que quoique mes documents soient assez nombreux, ils ne sont pas très importants. J'en ai donné un résumé dans le *Catalogue* de La Haye. J'ai trouvé plus tard d'autres choses, mais je n'ai pas encore pu découvrir la date de sa mort.

Après cela, j'ose prier M. Prost de m'annoncer, plus tard, où il aura publié son article pour que je puisse en prendre connaissance.

« Je garde mes documents jusqu'à ce qu'ils soient plus complets encore, et je publierai alors une deuxième édition du livre de M...

« Veuillez agréer, etc. « *Signé :* BRÉDIUS ».

Dès qu'on me donna *connaissance verbale* de la lettre que je viens de reproduire en partie, ma première pensée fut de continuer mes recherches, en vue d'arriver à pouvoir présenter au public quelque chose d'un peu complet sur la vie et la mort encore si mystérieuses de Colyer. Pour cela un voyage à Bréda, Haarlem, Leiden, Woorhout, La Haye ; une comparaison du dessin que je possède avec les œuvres connues de Colyer m'auraient peut-être appris quelque chose de nouveau sur lui.

Mais lorsqu'on me remit la lettre de M. Brédius, dans laquelle cet homme éminent y fait preuve si touchante de modestie, cette lettre me traça un devoir auquel je ne saurais faillir :

Celui de laisser à ce savant, *seul*, TOUT LE MÉRITE des patientes recherches qu'il a consacrées à nous faire connaître la vie du peintre des scènes d'intérieur ; puis de publier, le plus tôt possible, ce que je puis déduire de la *Petite Œuvre* que je possède de Colyer ; d'offrir ces quelques déductions à mes bienveillants correspondants de Rotterdam, Haarlem et Leiden, comme un faible témoignage de la reconnaissance que je leur garde, pour l'extrême obligeance avec laquelle ils ont répondu à mes peut-être trop libres importunités ; cela dans l'espoir qu'avec

leur aide, le mien, si j'ai pu y contribuer, M. Brédius parviendra sans doute à pénétrer ce qui reste encore d'inconnu, de mystérieux même, dans la vie, mais surtout dans la mort de cet artiste peu commun, on pourrait presque dire unique, que fut Colyer.

C'est dans ce but que je crois devoir donner la description suivante de ce qui me paraît pouvoir être qualifié, jusqu'à ce que je sois mieux informé, de *Petite Œuvre de Grand Maître.*

Elle se compose d'un dessin à la plume et à l'encre, sur papier velin, de forme ronde, d'un diamètre de quatre-vingt-cinq millimètres.

C'est néanmoins sur cet espace restreint, qu'avec son talent réel, bien particulier, Colyer est parvenu à placer une de ces ravissantes scènes d'intérieur dont il possédait, paraît-il, à un haut degré le don d'arrangement ; scène que je vais tâcher de décrire dans sa simple beauté, sans prétendre pouvoir arriver à en faire ressortir toute la touchante et naïve poésie.

L'intérieur qu'il nous a montré est un de ceux qui devaient être déjà nombreux de son temps, mais qu'on voit encore fréquemment à présent, dans les pays du Nord ; intérieur dans lequel on a

placé à la fois : et le confortable nécessité par la rigueur du climat, et ce qui contribue à en charmer le séjour pendant les longues soirées brumeuses de la mauvaise saison.

La main de l'artiste était si sûre, si habile ; sa plume exprimait si bien, non seulement le fond de sa pensée, mais tout ce que percevaient ses yeux, qu'il est arrivé à donner un véritable relief aux plus menus détails d'ameublement, mais aussi à nous faire connaître la couleur des vêtements de ses petits personnages : tout cela avec un ensemble de proportions si pleines de justesse, si harmonieuses, si parfaites, qu'on ne trouve rien à critiquer dans son œuvre, mais qu'il ne viendrait pas même à l'esprit l'idée de supposer une chose quelconque, occupant une place autre que celle qu'il lui a donnée.

Dans cette *Petite Œuvre*, le matériel sera décrit en citant les objets d'ameublement de droite à gauche, parce que c'est de ce côté-là du dessin qu'il a placé le plus important de ces objets.

Dans le premier plan se voit un orgue dont on distingue très nettement les tuyaux, les deux claviers découverts, ainsi que les touches de chacun d'eux.

Au second plan, une étagère dont la partie inférieure servait peut-être de casier à musique, tandis que le rayon supérieur paraît chargé de gros volumes.

L'espace libre, entre l'étagère et la fenêtre, est occupé par une sorte de siège, placé au-dessous d'un tableau accroché au mur, dont on n'aperçoit que la partie inférieure, tandis que le reste a disparu dans l'arrondissement du dessin.

Ensuite, une fenêtre à deux battants, garnis chacun de petits vitraux hexagonaux, enchâssés dans des lames de plomb.

Enfin, dans la partie à gauche de la fenêtre, mais au premier plan, se trouve le confortable fauteuil, marquant la place préférée de l'aïeule, celle où elle doit s'asseoir souvent, puisqu'un petit banc est là, comme pour y poser ses pieds; on peut même croire qu'elle y dort parfois, en toute sécurité, car c'est peut-être pour cela qu'on a fixé, à la partie supérieure du dossier de ce meuble, deux petits oreillers garnis de housses blanches, contre lesquelles elle peut tour à tour appuyer sa tête. Le bras droit de ce fauteuil en montre aussi l'ancienne et robuste solidité.

A peu près au milieu du salon, et devant l'orgue,

un siège en bois sculpté a été recouvert, comme à dessein, d'un coussin assez épais.

Si l'orgue est le principal objet dans l'ameublement de cet intérieur, l'organiste que nous allons tâcher de dépeindre comme elle semble le mériter, est bien le principal personnage parmi les quatre composant cette charmante petite scène.

Assise bien à l'aise, vue de dos et de profil, à droite, devant son instrument, c'est vers elle que se portent tous les regards; c'est elle qui captive l'attention, non seulement par la gracieuse simplicité de sa personne, mais aussi par les sons harmonieux qu'elle doit exceller à faire rendre à l'orgue, car on peut juger de sa virtuosité par le naturel, l'aisance avec laquelle ses doigts fins et allongés sont placés sur les deux claviers.

Ce qui est très probable, Colyer a reproduit fidèlement le fort séduisant portrait de la personne qui a posé devant lui; ou il est parvenu à idéaliser, comme il la comprenait, la femme rêvée par lui, pour être la digne compagne d'un homme d'étude et de travail.

Celle qu'il a montrée dans ce dessin est âgée d'une trentaine d'années; de taille moyenne, aux formes légèrement potelées, comme celles que la

maternité a complétées. Son visage, respirant la bonté, est d'un bel ovale, dans lequel on distingue le front, les yeux, le nez, la bouche, le menton reproduits dans des formes bien proportionnées. Sur le derrière de sa tête sont enroulées gracieusement les longues nattes d'une abondante chevelure blonde. Elle est vêtue simplement d'une robe d'intérieur, de couleur blanche, faite d'une étoffe soyeuse, serrée autour de la taille par une ceinture, mais le haut est garni d'un large col de dentelle, suffisamment échancré pour laisser apercevoir le pourtour du cou, d'une très belle forme arrondie. On l'admire d'autant plus qu'elle prend à cœur d'utiliser son talent simplement pour charmer les siens, en égayant seule son intérieur, et qu'elle semble y réussir à la satisfaction générale.

Au second plan, un homme, paraissant du même âge que l'organiste dont il est sans doute le mari, est assis sur le siège placé au dessous du tableau. On le voit presque de face, coiffé d'une sorte de béret, comme en porte Rembrandt, dans plusieurs de ses portraits (avec lequel je l'avais d'abord confondu) et vêtu d'habits d'intérieur, de couleur sombre. Il a les bras croisés, tourne la tête du côté de l'exécutante qu'il écoute avec une sérieuse, réelle et bien visible satisfaction.

Au premier plan, tout à gauche du tableau, vue de trois quarts à droite, l'aïeule, paraissant âgée d'au moins soixante-dix ans, est assise à sa place de prédilection, dans le confortable fauteuil dont j'ai parlé. Elle semble être une de ces Hollandaises sérieuses, à la physionomie souriante, dont Rembrandt nous a donné un portrait aussi parfait qu'inimitable, dans celui de Madame Jacobus Bas. Vêtue de la robe noire de veuve, qu'elle n'échangera probablement jamais contre une d'autre couleur, sa tête est couverte d'une coiffe blanche, d'étoffe fine, garnie de dentelle, qui lui sied bien, et dont les plis, les nœuds lui couvrent le cou. Sa figure est pleine; le front, haut; l'œil, regardant un peu endessous, paraît vif et spirituel; le nez, fort et relevé; les lèvres, charnues; le menton, avancé. Tout porte à faire connaître en elle des traits de ressemblance avec l'homme assis à sa gauche, qui est sans doute son fils.

L'aïeule a les mains croisées sur le dos d'un gros chat, au pelage tigré, qu'elle retient légèrement allongé sur ses genoux, où il doit grimper souvent, malgré qu'à ce moment, il détourne la tête à gauche pour regarder l'enfant, quatrième personnage de cette scène, aussi charmante qu'intéressante.

Au premier plan, mais tout à fait à droite du tableau, de l'orgue, et presque derrière l'organiste, une jeune fillette de six à huit ans est assise sur une sorte de siège à dossier très peu élevé. Elle est nu-tête ; ses cheveux blonds, coupés en rond, mais encore courts, lui tombent sur le cou. Elle paraît vêtue d'une robe faite d'étoffe de couleur claire, à ramages, avec des manches bouffantes. Sa main droite repose sur son genou, tandis que la gauche, mi-ouverte, semble inviter le chat, couché sur les genoux de l'aïeule, à venir gambader auprès d'elle.

Telle est, en somme, la petite scène créée par l'esprit de Colyer, mais que son grand talent est parvenu à rendre infiniment mieux qu'il m'a été possible de la dépeindre.

Elle se tient évidemment dans un milieu aisé et tout au moins touchant à l'art, s'il n'est pas essentiellement artistique, ainsi que nous le démontrent : le confort de l'ameublement, l'attention que les personnages prêtent à l'audition du morceau de musique exécuté à leur intention ; mais il est juste de reconnaître que tout est bien en place dans l'intérieur où se passe la scène ci-dessus ; qu'on n'y voit rien du désordre régnant habituellement dans les ateliers d'artiste.

Cela confirmerait déjà l'opinion émise par M. le Conservateur du Musée de Rotterdam, malgré que cette opinion ne puisse pas être mise en doute : la dame âgée, la dame jouant de l'orgue et la fillette ne se rencontrant pas dans la vie de Rembrandt, il est donc matériellement impossible que cette scène reproduise un des intérieurs de l'immortel auteur de la *Leçon d'anatomie*.

Si cette scène ne reproduisait pas, comme j'étais disposé à le supposer, en second lieu, celui des intérieurs de Colyer, dans lequel il s'était trouvé assez heureux pour vouloir en laisser un souvenir à la postérité (chose ne pouvant s'établir affirmativement que par une comparaison sérieuse des portraits des personnages de la scène), Colyer ayant épousé, en troisièmes noces, Anna du Bois, veuve de Willem van Bamberger, et étant devenu, de ce fait, le beau-frère du pasteur Jacobus Boerhaave qui lui donna la bénédiction nuptiale dans l'église de Woorhout, on peut aussi se demander si la petite scène d'intérieur n'est pas la reproduction de celui de ce pasteur, et si les personnages eux-mêmes ne sont pas ceux de la famille J. Boerhaave? Comme dans le cas précédent, la comparaison ne peut, ce me semble, s'établir définitivement que par

une très sérieuse comparaison des portraits des personnages de cette *Petite Œuvre*, avec ceux des mêmes personnages de ces familles, pouvant se trouver encore, soit parmi les descendants des dites familles, soit dans des collections ou des Musées hollandais.

C'est donc très vraisemblablement le savant M. Brédius qui solutionnera probablement cette question, tant à l'aide des documents qu'il possède déjà sur Colyer, qu'avec les portraits qu'il sait avoir été faits par cet artiste.

Puisse-t-il ne voir, dans l'opinion personnelle que je prends la liberté de lui soumettre, qu'un témoignage de la profonde reconnaissance que je lui garde, ainsi qu'à ses aimables collègues de Rotterdam, de Haarlem, de Leiden, de Bréda, pour la peine qu'ils ont prise de me fournir les renseignements très précieux que je dois à leur extrême obligeance.

La nuit qui enveloppe les mystères de la vie de Colyer ne semble même pas s'éclaircir en ce qui concerne sa naissance.

M. C.-J. Gonnet a bien voulu ajouter aux bontés qu'il m'a témoignées celle d'écrire à son collègue de Bréda, en lui demandant de faire des recherches

aux Archives et dans les actes de baptême de cette ville. Or, sa lettre du 23 novembre m'informe qu'il lui a été répondu, le 18 du même mois, qu'on n'y avait rien trouvé concernant Edouard Colyer, ni son frère.

En face d'un tel insuccès, il y aurait peut-être lieu de porter les recherches dans un autre pays, en Angleterre, par exemple, où Moreri, *Dictionnaire historique*, t. III, et *Cyclopædia of Biography*, in-8, London, 1854, nous citent les personnages suivants dont les noms et les professions ont quelques analogies avec ceux de l'artiste qui nous occupe :

Collier, Jérémie, né à Stow, le 23-IX, 1650 † le 26-IV, 1726, dont le père, théologien renommé, fut recteur de l'Ecole libre d'Ipswich, en Suffolk ;

Collier, Arthur, écrivain original et curieux, 1680 † 1732 ;

Collyer, Joseph, traducteur, . . . † 1776 ;

Enfin, Collyer, Joseph, graveur, 1748 † 1827.

Notes

NOTE I

Grandes Victimes.

En rappelant la mort prématurée de Mgr le prince Baudouin, il nous a paru utile d'établir la liste funèbre des crimes commis en Europe, depuis 1870, soit sur des Souverains, des Chefs d'Etat ou des Membres des Familles régnantes.

Ces assassinats, qu'on pourrait presque diviser en trois séries d'exécutions différentes, semblent avoir une telle connexité qu'on se demande, en y réfléchissant, s'ils ne font pas partie d'un épouvantable plan d'ensemble, conçu par le cerveau d'un de ces monstres à face humaine, éprouvant une infernale satisfaction à se repaître, et du sang de ses victimes, et de la cruelle douleur d'autrui ?

Ne s'y trouvera-t-il pas un chercheur assez versé dans la connaissance des secrets diplomatiques pour s'attacher à découvrir, puis à dévoiler l'auteur de tels forfaits?

S. M. Alexandre II, de Russie, né le 29 avril 1818, Empereur le 2 mars 1855, † le 13 mars 1881.

S. M. Louis II, de Bavière, né le 25 août 1845, Roi le 10 mars 1864, † le 12 juin 1886.

S. A. I. le prince Rodolphe, d'Autriche, né le 21 août 1858, † le 30 janvier 1889.

S. A. R. le prince Baudouin, de Belgique, né le 3 juin 1869, † le 23 janvier 1891.

M. le Président Sadi-Carnot, né le 11 août 1837, élu le 3 décembre 1887, † le 25 juin 1894.

S. M. Elisabeth d'Autriche, née le 24 décembre 1837, Impératrice le 24 avril 1854, † le 14 septembre 1898.

M. le Président Félix Faure, né le 30 janvier 1841, élu le 17 janvier 1895, † le 16 février 1899.

S. M. Humbert Ier, d'Italie, né le 14 mars 1844, Roi le 18 janvier 1878, † le 29 juillet 1900.

S. M. Alexandre Ier, de Serbie, né le 14 août 1876, Roi le 6 mars 1889, † le 11 juin 1903, et

S. M. Draga, de Serbie, née le ..... 1867, Reine le 23 juillet 1900, † le 11 juin 1903.

S. A. I. le grand-duc Serge, de Russie, né le 29 avril 1857, † le 17 févriér 1905.

S. M. Carlos Ier, de Portugal, né le 28 septembre 1863, Roi le 19 octobre 1889, † le 1er février 1908, et

S. A. R. le prince Louis-Philippe, de Portugal, né le 21 mars 1887, † le Ier février 1908.

NOTE II

Eugène Pouillet.

Pouillet, Louis-Marie-*Eugène*, né à Paris, le 14 juillet 1835, neveu du célèbre physicien de ce nom, fut reçu avocat en 1858, et élu bâtonnier de l'Ordre, en 1895-1896.

Je l'avais connu à l'Association franc-comtoise *Les Gaudes*, et me retrouvai avec lui aux *Congrès* de : Londres, Neuchâtel, Barcelone, Anvers.

De taille élancée, un peu au-dessus de la moyenne ; d'une physionomie agréable, avec une réelle distinction dans sa personne, ses manières et son langage, Pouillet était l'homme bien fait pour séduire tous ceux qui, à l'instar de la majorité des Français, n'ont pas encore compris qu'il n'est pas toujours prudent de faire fonds sur les œuvres, ni sur les discours d'un avocat (1).

Sa belle prestance, sa parole aux intonations douces, accompagnées de gestes sobres et élégants, produisaient sur son auditoire l'effet d'une musique harmonieuse qui le charmait, l'empoignait réellement.

Malgré mon scepticisme au sujet de sa profession, je me surpris à l'applaudir sincèrement, plusieurs fois, durant les quatre *Congrès* ci-dessus, où il eut réellement des succès considérables.

Il parut un instant prêter l'oreille aux avances que lui faisait le *Minotaure*, désireux de se servir de son talent ; fut candidat officieux, sinon officiel, à diverses élections ; puis, lors d'un retentissant procès, il eut la désagréable surprise de constater qu'une machine pneumatique, de force plus puissante que la conception qu'il se faisait du *Droit*, était parvenue à opérer le vide dans un coffre-fort dont il pensait sans doute qu'on lui avait dévoilé toute la combinaison. A l'ouverture de la caisse, le 9 mai 1902, un voile ténébreux commença peut-être à tomber sur ses yeux, auparavant si avides de lumière, pour les lui fermer à tout jamais, à Cannes, le samedi 14 janvier 1905.

(1) Voir *Rapports* présentés au *Congrès* de Montpellier, en 1899.

NOTE III

Henri Becque.

Becque, *Henri*-François, né à Paris le 9 janvier 1837, auteur dramatique, décédé le 12 mai 1899.

J'avais fait sa connaissance à Anvers, où son intervention si hardie, à la suite du rejet de ma proposition par le *Congrès* me le rendit plus sympathique encore.

Lorsque les journaux annoncèrent sa mort, un sentiment de gratitude envers lui me commandait d'assister à ses funérailles, qui eurent lieu, avec un service de troisième classe, n° 2, à l'église Saint-François-de-Sales, le 15 mai suivant.

Ne pouvant, à regret, accompagner son corps jusqu'à sa dernière demeure, les réflexions de fort mauvais goût que j'avais entendu faire sur lui (j'en relevai même quelques-unes), par ceux dont il avait probablement marqué la face peu attrayante de son empreinte indélébile, me suggérèrent l'idée de demander à visiter son très modeste appartement, composé de trois petites pièces, au quatrième étage, avenue de Villiers, n° 104.

Je renonce à dire ce que j'éprouvai quand je vis sa chambre à coucher meublée ainsi qu'il suit :

Un pauvre lit de fer, à une personne, dépourvu même du strict nécessaire ; une chaise de paille, à moité défoncée ; une misérable table boiteuse, en bois blanc, ayant vraisemblablement servi à deux usages, et sur laquelle

on voyait une croûte de pain, un reste de fromage moisi, dans une assiette de faïence ébréchée, à côté d'un verre à demi rempli de bière tournée ; puis, un point, c'est tout !

N'importe quel déménageur, ignorant le nom de l'ex-locataire, n'eût certainement pas consenti à rendre libre le logis de ce grand mort, pour la valeur du mobilier qu'il renfermait.

Lorsque je me retrouvai sur l'Avenue, je cherchai vainement à revoir le corbillard qui s'acheminait lentement vers le cimetière, surchargé, on avait tenu à le *dire bien haut*, de plus de deux mille cinq cents francs de fleurs, et derrière lequel suivaient, en foule, de très élégantes célébrités.

Les Corbeaux, ne se croyant pas encore assez vengés, se repaissaient d'un cadavre !...

O Justice de mon Pays, jusques à quand resteras-tu voilée ?

NOTE IV

Œuvre historique.

Le *Guildhall*, salle des *Guildes* ou Corporations, autrement dit l'Hôtel de Ville de la cité de Londres, possède un bon tableau du célèbre peintre Jean Alaux, (1786-1864), élève de Vincent, représentant la visite faite par S. M. le roi Louis-Philippe, et sa suite, à S. M. la reine Victoria, au château de Windsor, du 8 au 14 octobre 1844, tableau

dont une grande popularisation, par un de nos Maîtres de l'estampe, m'a toujours paru s'imposer de plus en plus.

NOTE V

Encore le Naundorffisme.

Puisque l'occasion se présente à nouveau de revenir sur la *Communication* (1) adressée à l'Institut de France, le 5 janvier 1905, au sujet d'une question historique si passionnante, je me permets de répéter :

Que la miniature servant de base à cette *Communication* fut reconnue, authentifiée, spontanément, chez moi, le 12 juin 1901, par le *Grand-Prêtre du Naundorffisme*, pour être un remarquable portrait de l'*Enfant-martyr* ; qu'il ne vint pas à la pensée de ce personnage la moindre idée de l'argument capital que forgeait la reconnaissance, faite par lui, contre l'absurdité de la thèse qu'il soutient et qui lui vaut le surnom, bien d'actualité, d'*Anacharsis Clootz à l'envers*.

Que si, au lieu d'avoir pour Président annuel un *individualiste* comme M. Edouard Detaille dont l'œuvre, au *point de vue historique*, est entachée d'erreurs révolutionnaires, ce Président de l'Institut eût été un vrai *tra-*

(1) Voir 1° *Deux Œuvres de Greuze*. Madame Royale à la Prison du Temple et Mgr le Dauphin au Musée de Besançon. In-8° illustré. Paris, 1905. 2°, *Notes sur le Naundorffisme*, faisant suite à *La Crise postale française*, In-8°. Paris, 1906.

ditionnaliste français, il est permis de supposer que ma *Communication* ne se serait sans doute pas égarée dans les bureaux du *Secrétariat* ; puis que ce *traditionnaliste* aurait peut-être eu à cœur de donner à ma demande la suite qu'elle comportait, au lieu d'organiser, autour d'elle, la perfide conspiration du silence ;

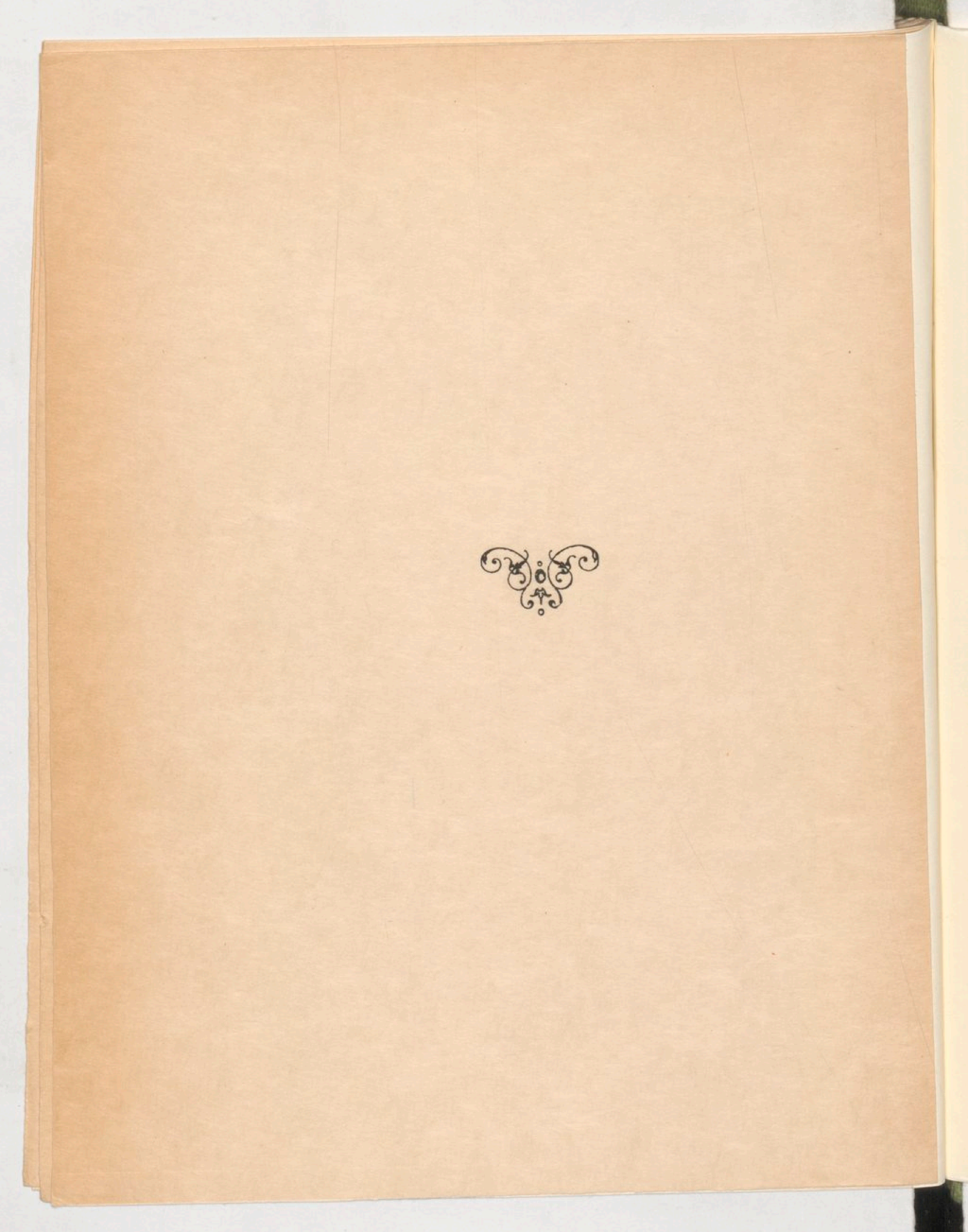
Enfin, que si M. le Directeur de la *Chronique Médicale* a cru devoir parler de cette miniature, dans son numéro du 15 novembre 1905, pour en tirer des déductions un peu... fantaisistes, il l'a fait sans avoir vu, ni examiné ce très curieux petit portrait, au sujet duquel plusieurs de ses éminents confrères se sont catégoriquement prononcés dans le sens des conclusions de la *Communication* sus-mentionnée à l'Institut.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre IV

Notes

IMPRIMERIE EUGÈNE PICQUOIN
53, RUE DE LILLE, PARIS



Souvenirs de Belgique et de Hollande

